

**La formation d'un concept historiographique nouveau :
les crises alimentaires du second Moyen Âge.
Son émergence au IX^e Congrès international des sciences historiques
(28 août - 3 septembre 1950),
et ce qu'il en est advenu dans les 60 années suivantes.**

Séminaires des 20 décembre 2013 et 10 janvier 2014

Préambule : quelques notions de base	2
De quelles crises s'agit-il ? Trois acceptions du mot	2
a) La « crise du bas Moyen Âge »	2
b) Le retournement de la conjoncture	3
c) Les crises courtes : des « crises d'ancien type »	3
L'affirmation des notions de conjoncture et de crise dans la seconde moitié du XX ^e siècle	3
Malthusianisme et stagnationnisme	4
1- L'absence générale d'intérêt pour les crises et les mouvements économiques jusqu'à l'après-guerre	4
<i>Comment expliquer le bas Moyen Âge sans la crise économique</i>	4
<i>Un legs intellectuel de grands économistes : le dynamisme des économies préindustrielles</i>	5
<i>Les premières analyses de la crise du XIV^e siècle et la prépondérance du facteur commercial</i>	6
<i>Les études pionnières sur les famines</i>	7
2- Le tournant de 1950 : la conjoncture et la crise démographique et économique se constituent en objets historiographiques	8
<i>Perroy, avant-coureur (1949)</i>	8
<i>L'entrée en lice d'une autorité : Michael Postan et la proposition de l'explication malthusienne</i>	8
<i>Le IX^e Congrès international des sciences historiques : 1- Le rapport Postan sur « Les fondements économiques de la société médiévale »</i>	9
<i>Le IX^e Congrès international des sciences historiques : 2- Le rapport Postan- Cipolla-Dhondt-Wolff sur la démographie</i>	10
<i>Critiques et réserves : la discussion et la déconcertante conclusion de Postan</i>	11
<i>Le Xe Congrès : où en est l'évolution des idées en 1955 ?</i>	11
3. La diffusion de l'interprétation malthusienne	13
<i>L'affirmation du modèle. La démographie comme prime mover</i>	13
<i>La méconnaissance de l'Europe méditerranéenne et le rattrapage de la fin du siècle</i>	14
<i>Postan et Duby, propagateurs du modèle : la New Cambridge Economic History (1966) et L'économie rurale et la vie des campagnes (1962)</i>	15
<i>Les villages désertés</i>	15
4- Rodney Hilton et l'analyse marxiste	16
<i>Août 1950 : un « sujet de discussion, de réflexions et de trouble » : la crise du féodalisme</i>	Erreur ! Signet non défini.
<i>Hilton avant le IX^e Congrès : les débuts d'un maître</i>	18
<i>L'œuvre de Hilton, son évolution et son influence, de l'article des Annales de 1951 aux Ford Lectures de 1973</i>	18
5- Malthusiens et marxistes : débats et idées partagées	20
<i>Les débats</i>	20
<i>Le fonds commun des idées stagnationnistes et sa critique</i>	21
6- La fin des grands modèles	22
<i>Une nouvelle génération d'historiens des campagnes anglaises médiévales</i>	22
<i>Désaffection pour les grands systèmes et pluricausalité</i>	23
7- Un nouveau prime mover, le marché ?	24
<i>Vers le grand marché, mais sans « grand partage »</i>	24
<i>L'historiographie du marché avant la commercialisation</i>	25
<i>Genèse du thème de la commercialisation</i>	26

Je propose pour cette séance, et une autre qui suivra au début de 2014, un grand détour par une historiographie désormais un peu ancienne (l'immédiat après-guerre) pour comprendre d'où viennent nos pratiques d'historiens des campagnes et de l'économie médiévale : des notions qui constituent aujourd'hui les fondements de la recherche, comme les crises économiques et démographiques et la notion même de conjoncture, ne sont en fait pas constitutives de notre discipline. Elles se sont imposées depuis une cinquantaine d'années seulement, et ont même souvent été l'objet d'évolutions brutales. Nous allons voir, sur le cas précis de la conjoncture du bas Moyen Âge, comment un événement scientifique majeur (dans ce cas un congrès mémorable) peut obliger la communauté des médiévistes à repenser l'ensemble de ses conceptions. Autre ex. : Flaran 1988, la croissance agricole du haut Moyen Âge : tout petit colloque, à la différence de celui de 1950, et qui a pourtant provoqué un bouleversement des idées de la même ampleur.

Après une certaine éclipse, les crises du bas Moyen Âge sont redevenues depuis quelques années un objet de recherche important, en particulier avec le programme sur « La conjoncture de 1300 en Méditerranée » (cf. aussi « Crises et reprises », colloque final du programme « La construction de l'espace méditerranéen au Moyen Âge » de D. Valérian, C. Picard, A. Nef) et la notion de crise, en général, est labourée en tous sens. Ce renouvellement de l'intérêt m'a conduit, avec quelques autres organisateurs du programme « La conjoncture de 1300 », à en rechercher les origines, que je présente ici¹.

J'ai été amené en cours de route à approfondir l'historiographie britannique, qui était au cœur des nouveautés de 1950, et qui a continué depuis sans relâche à creuser les thèmes qui étaient apparus alors, autour de la notion de crise (et de celles de croissance, de causalité historique...). Je consacrerai donc une partie importante de ce séminaire, étendu sur deux séances, à présenter les résultats des médiévistes britanniques et les débats qui les ont agités².

Préambule : quelques notions de base

De quelles crises s'agit-il ? Trois acceptions du mot

Il faut commencer par prendre un peu de recul et définir ce que nous entendons par « crise », la notion autour de laquelle s'est déroulé tout le débat que je présente ici. Il est à peine nécessaire de préciser que le mot n'apparaît, dans le sens qui nous intéresse ici, qu'avec les économistes du XIXe siècle (Cf. Guerreau, art. « Crise »), et que les hommes du XIVe siècle, s'ils ont le sentiment d'une crise, l'expriment d'autres façons, qui ne peuvent être détaillées ici. Dans le domaine de l'histoire économique, le mot est de ceux qui sont si communs que leur signification précise finit par s'estomper ; il revêt en somme trois acceptions différentes pour les historiens de l'économie médiévale, que les travaux et les débats de ces dernières années ont aidé à identifier (Voir par ex. Palermo, *Sviluppo economico* et les introductions aux *Disettes* et aux *Dynamiques*) :

a) La « crise du bas Moyen Âge ».

La plus usuelle de ces acceptions, mais aussi la plus impropre, se traduit par l'expression « crise du bas Moyen Âge » (Le mot est employé dans un sens voisin pour la « crise du VIe siècle »). Il s'agit en fait

¹ Certains éléments de ce texte ont été intégrés, dans une version abrégée, à M. Bourin, F. Menant et L. To Figueras, « Les campagnes européennes avant la Peste : préliminaires historiographiques pour de nouvelles approches méditerranéennes », introduction à *Dynamiques du monde rural dans la conjoncture de 1300 : échanges, prélèvements et consommation en Méditerranée occidentale*. Actes des colloques de Madrid (2005 et 2007), dir. M. Bourin, F. Menant et L. To Figueras (« La conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale », II) (sous presse dans la Collection de l'École française de Rome).

² Ces lectures ont été permises par un séjour d'étude aux bibliothèques des universités Columbia et New York University, réalisé en avril 2012 grâce à une convention entre le Remarque Institute de NYU et le département d'histoire de l'ENS, auxquels j'exprime ma gratitude.

de la phase B (stagnation) d'un cycle économique de longue durée, qui couvre le XIV^e siècle et presque tout le XV^e, dans une bonne partie de l'Europe. En concurrence avec « crise », on emploie pour désigner cette phase des expressions diverses, dont la plus usuelle est « la grande dépression », utilisée en dernier lieu par Guy Bois comme titre de son livre *La grande dépression*, dont le sous-titre *Le précédent d'une crise systémique* réintroduit cependant le terme de crise.

b) Le retournement de la conjoncture

Au sens propre, la crise est en fait le retournement de conjoncture à l'intérieur de ce cycle long genre Kondratiev), entre la phase de croissance A, qui s'étend depuis le IX^e siècle au moins, et la phase B. Ce retournement, longtemps identifié avec la peste de 1348-1350, est aujourd'hui généralement situé dans une fourchette d'une soixantaine d'années autour de 1300, variable selon les pays. La manifestation la plus spectaculaire de la « crise », entendue dans ce sens et placée à cette époque des environs de 1300, est la disette, qui frappe à cadence répétée ; elle joue certainement un rôle non négligeable dans la transformation des structures économiques et sociales qui s'accélère à cette époque. Un sens très proche est « la crise du féodalisme », qui désigne une lecture particulière de ce retournement de conjoncture, insistant sur le conflit social, issu des affrontements autour du prélèvement seigneurial.

c) Les crises courtes : des « crises d'ancien type »

Troisième sens du mot « crise » : il s'agit d'une crise courte, essentiellement alimentaire et très exactement frumentaire, qui dure quelques semaines ou quelques mois seulement ; dans certains cas toutefois, elle peut s'étendre, ou plus exactement se répéter en s'aggravant, sur deux, trois, quatre ans. La référence qui s'impose immédiatement pour ce troisième sens du mot est la « crise d'ancien type » ou « d'Ancien Régime » définie par Ernest Labrousse et devenue un cadre d'analyse de base pour les historiens modernistes. Cette notion est a priori opératoire également pour les derniers siècles du Moyen Âge, qui nous intéressent surtout aujourd'hui.

Les crises frumentaires jouent un rôle déterminant dans la « conjoncture de 1300 », à la fois comme indicateurs du retournement de conjoncture et comme éléments de ce retournement lui-même, puisqu'elles entraînent, en se répétant, des conséquences structurelles : baisse démographique, émigration, transferts fonciers... Nous trouverons donc, dans les études sur les difficultés des années qui entourent 1300, un corpus important de connaissances et d'analyses sur les crises de cette époque. Les grands domaines éclairés par ces travaux sont la famine de 1315-1317 dans le Nord-Ouest, les disettes à peu près contemporaines et leurs conséquences sur le marché de la terre en Toscane et surtout à Florence (région et ville exceptionnelles en Italie par leur documentation sur ces phénomènes et par l'ampleur effective de ceux-ci), et de façon plus diffuse les mauvaises années entre 1270 et 1347 (fourchette grossière, à peu près maximale) en Angleterre, en Italie du centre-Nord, en Languedoc.... Amplement racontées par les chroniqueurs et souvent éclairées par des sources documentaires abondantes, ces disettes majeures nous fournissent des études de cas de premier ordre. Elles étaient l'objet de la première rencontre du programme « conjoncture de 1300 », aujourd'hui publiée (*Les disettes en Méditerranée...*). L'introduction du modèle de crises alimentaires d'Amartya Sen (crises de distribution et non de production, dans un environnement dominé par le marché) a permis de mieux les comprendre (Menant 2012).

L'affirmation des notions de conjoncture et de crise dans la seconde moitié du XX^e siècle

Rappelons d'abord, à grands traits, ce que savaient et croyaient les médiévistes de la seconde moitié du XX^e siècle sur l'évolution économique et démographique de l'Europe.

Le schéma dominant, devenu parfaitement classique, décrivait une « crise du bas Moyen Âge » qui se définissait ainsi : dans les dernières décennies du XIII^e siècle, la phase d'expansion qui durait depuis trois siècles aurait buté sur l'incapacité technique de l'agriculture à nourrir une population en constante augmentation. La crise de 1300 se présente donc, dans ce modèle, comme le retournement de conjoncture à l'intérieur d'un cycle économique et démographique de longue durée, entre une phase de croissance qu'on s'accorde aujourd'hui à faire commencer au IX^e siècle, sinon plus tôt, et une phase de stagnation et de récession qui couvre le XIV^e et presque tout le XV^e siècle dans une bonne partie de

l'Europe. Ce schéma qu'on peut qualifier de malthusien ou de stagnationniste a été imposé à partir des années 1950 par une série de travaux dus notamment à Michael Postan et Georges Duby, qui sont au centre de notre exposé.

Malthusianisme et stagnationnisme

Le terme de « malthusien » est entré dans l'usage pour désigner les historiens qui analysent l'évolution démographique selon le modèle exposé par Thomas Malthus dans son célèbre *Essay on the Principle of Population* (1798). Remarquons cependant que Postan, chef de file de cette école chez les médiévistes, tout en se référant parfois explicitement à Malthus, n'a jamais accepté que ce mot s'appliquât à ses idées (cf. par ex. Kaye 1984, p. 77 ; j'utiliserai beaucoup cet ouvrage : H. J. Kaye, *The British Marxist historians : an introductory analysis*). On définira succinctement la théorie malthusienne en disant que *dans les sociétés préindustrielles, en l'absence de contrôle des naissances, la population tend à croître de façon exponentielle (géométrique), alors que les ressources alimentaires ne peuvent avoir qu'une croissance arithmétique en raison des contraintes techniques ; elles cessent donc tôt ou tard de suffire aux besoins de la population, et une famine se déclenche, qui rétablit l'équilibre entre ressources et nombre de bouches à nourrir.*

« Stagnationniste » est le qualificatif le plus souvent employé après « malthusien » pour désigner ce type d'explication. Il se réfère précisément à l'incapacité de la production à suivre la progression de la population en surmontant les blocages techniques qui l'en empêchent. On appelle parfois aussi les tenants de ce modèle « ricardiens » ou « néo-malthusiens ».

Après quelques discussions et résistances, cette vulgate a été pendant près d'un demi-siècle admise sans guère de contradiction pour l'Europe du Nord. Parallèlement, une analyse marxiste appuyée sur des présupposés analogues relisait la situation comme une « crise du féodalisme » née de l'excès de prélèvement seigneurial, qui amputait les ressources des paysans, et de l'incapacité des seigneurs à investir.

Notons cependant d'emblée que la « crise du bas Moyen Âge », devenue dès les années 50 un concept fondamental pour les médiévistes français, allemands et surtout anglo-saxons, est restée un objet étranger pour les Italiens et, à un moindre degré, pour les Espagnols : en Italie la « crisi del Trecento » a un sens essentiellement politique et n'est guère introduite, dans son acception économique, qu'à la fin des années 60 ; pour la péninsule ibérique, je prendrai le cas de la Catalogne, où c'est le Français Pierre Vilar qui introduit la notion en 1962 – avec des connotations qui ont, depuis, été amplement révisées (Furió, « Les disettes en Catalogne », et Poujade, « La Catalogne après P. Vilar »). Dans les deux cas, il s'agit largement de l'importation d'un modèle étranger, et l'Italie du Nord, comme plus encore l'Espagne ex-musulmane et la Sicile, sont toutes prêtes à exciper des particularités de leur histoire économique respective pour se poser en exceptions à la « grande dépression ».

Une fois tenu compte de ces différences dans l'historiographie, on soulignera que la notion qu'une crise a frappé l'Europe chrétienne au début du XIV^e siècle s'est en fait révélée en même temps que son explication malthusienne, juste après la guerre, avec Michael Postan notamment, et que cette interprétation s'est rapidement imposée aux médiévistes de tous les pays, parallèlement à des analyses marxistes importantes mais relativement minoritaires. Ces deux corpus explicatifs ont constitué le cadre de nombreux travaux et de tous les enseignements pendant plus d'un demi-siècle.

1- L'absence générale d'intérêt pour les crises et les mouvements économiques jusqu'à l'après-guerre

Comment expliquer le bas Moyen Âge sans la crise économique

On pouvait fort bien proposer encore à la fin de l'entre-deux guerres des analyses brillantes de cette période sans tenir compte du tout de l'évolution économique des campagnes. Prenons-en quelques exemples, parmi bien d'autres moins illustres : « L'automne du Moyen Âge » de Huizinga (1927)³ est plus moral que démographique, et en 1936 Marc Bloch lui-même, prononçant en Sorbonne un cours sur « Seigneurie française et manoir anglais », réduit le paragraphe sur « les crises des XIV^e et XV^e »

³ Huizinga 1919.

siècles » à la guerre de Cent ans et aux désertions qu'elle provoque ; il s'attarde ensuite sur les problèmes monétaires, mais résume la Peste Noire en une phrase⁴. Trois ans plus tard, *La société féodale* (1939-1940) ne traite aucunement de la fonction économique du système féodal, et encore bien moins de son rapport avec une quelconque crise, qui donnera lieu à la génération suivante à tant de débats⁵. Il est vrai que dans *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931) Bloch identifie une « crise de la seigneurie » dont l'historiographie marxiste ne manquera pas, en son temps, de rappeler l'héritage⁶.

On comprend comment en 1935, Wilhelm Abel, lorsqu'il aborde de front la question des crises dans un livre devenu à juste titre un classique, *Crises agraires en Europe (XIII^e-XX^e siècle)* (Il s'agit de l'*Habilitationschrift* d'Abel, publié sous le titre *Agrarkrisen und Agrarkonjunktur in Mitteleuropa vom 13. zum 19. Jahrhundert*, Berlin et Hambourg, 1935), constate qu'il part d'une table à peu près rase : les historiens se sont certes intéressés, dit-il, à la vie économique des campagnes, mais exclusivement du point de vue de son organisation, et non pas de son évolution. Il est le premier à se demander « dans quelle mesure l'agriculture et l'économie vivrière de l'Europe ont réussi, depuis le milieu du Moyen Âge, à satisfaire les besoins des hommes », et à interroger pour répondre à cette question « les prix, les salaires, les rentes foncières, la production agricole, le mouvement démographique et le niveau de vie de larges couches de la population »⁷. Ce passage est rétrospectif : il se trouve dans la préface de la seconde édition, 1966. Abel a repris la question à plusieurs reprises jusqu'à 1980 sous des approches voisines.

Un legs intellectuel de grands économistes : le dynamisme des économies préindustrielles

Les grands théoriciens de l'économie, de Malthus à Ricardo, Adam Smith, von Thünen et Marx, offraient pourtant une riche gamme d'outils pour analyser les mouvements économiques, même si –faute de connaissances disponibles- ils ne pouvaient étudier eux-mêmes ces mouvements qu'à l'époque moderne, et n'en avaient pour la période précédente qu'une vue synthétique, voire confuse, et en tout cas dépourvue de chronologie précise.

Quelques mots sur von Thünen, moins connu que les autres économistes qui viennent d'être cités : Johann Heinrich Von Thünen (1783-1850) était un agronome et économiste, propriétaire terrien en Mecklembourg. Il est convoqué ici pour ses explications sur l'influence de la demande urbaine sur la valeur de la production agricole et de la terre, valeur qui décroît avec l'éloignement⁸. Ses idées sur la maximisation du profit évoquent l'*homo economicus* d'Adam Smith : le profit de la terre dépend de deux facteurs, des surfaces utilisées le plus intensivement possible et des coûts de transport réduits entre le lieu de production et le lieu de vente. Ce lieu de vente, le marché, est placé par von Thünen dans ce que nous appellerions aujourd'hui une ville centrale, capitale économique d'un « Etat isolé » ; l'« Etat isolé » est une unité de consommation inventée par von Thünen. Le revenu dégagé par la terre est inversement proportionnel à sa distance d'avec la ville-marché : c'est la notion de « rente de situation » : la valeur du produit dépend de l'endroit où il est produit, et au-delà d'une certaine distance un produit de faible valeur ne vaut plus la peine d'être produit.

Autre économiste un peu ignoré, Kowalewsky (ci-dessous) incarne la transition entre ces pères fondateurs de l'économie, aux horizons historiographiques encore élémentaires, et une sociologie de la paysannerie ancienne mieux armée d'outils historiques : il écrit au début du XX^e s., et est plus jeune de trente ans seulement que Marx et Engels, avec lesquels il entretient des échanges. Il est le premier à esquisser une chronologie d'ensemble - certes encore très imparfaite- de la conjoncture économique et démographique de l'Europe prémoderne, ce qui fait de lui le précurseur des grands historiens de l'économie agraire médiévale.

Mais le manque de perspective historique persiste bien plus tard chez de grands savants qui n'ont pas une formation d'historiens, comme Dobb (Dobb 1946) dont l'influence sur les

⁴ Bloch 1967, p. 102-103 et 117.

⁵ Bloch 1939-1940.

⁶ Hilton 1978, p. 4.

⁷ Abel 1966, p. 5.

⁸ Cf. Hatcher et Bailey 2001, p. VIII, 131-133.

médiévistes marxistes sera pourtant considérable (cf. Hobsbawm 1978, p. 23 ; Epstein 2007).

La notion essentielle sur laquelle s'est bâtie toute l'historiographie ultérieure, et dont nous vivons encore, figure cependant dans le legs intellectuel de ces économistes des XVIII^e et XIX^e s. : une économie préindustrielle n'est pas une « économie froide », immobile ou frémissant à peine des cycles de la reproduction familiale (comme dans l'analyse de Chayanov, qui connaît à partir des années 1960 un succès tardif mais rapide chez les historiens occidentaux, en particulier certains médiévistes anglo-saxons et espagnols) ; bien au contraire, l'économie préindustrielle est dynamique, peut-être cyclique, et en tout cas animée de mouvements que l'historien cherche à expliquer en interrogeant les divers facteurs qui interagissent pour les susciter. Bonne présentation de cette notion et de son importance pour les médiévistes : Palermo 1997.

C'est de ces outils d'analyse offerts par les économistes que vont se saisir les médiévistes dans l'immédiat après-guerre.⁹

Les travaux de Paolo Malanima sont d'une grande aide pour comprendre le fonctionnement des économies préindustrielles qu'étudient ces grands économistes du passé¹⁰. Il éclaire le jeu des différents facteurs, qui est un fil conducteur de la réflexion sur la conjoncture de 1300, après avoir été celui de l'historiographie britannique dans ses divers courants (voir ci-dessous, en particulier à propos de la question du *prime mover*). Voir notamment son analyse du rapport entre croissance démographique et croissance économique : Malanima 2002 a, p. 44-47. Regrettons seulement que, comme la plupart des historiens de l'économie, Malanima attache trop peu d'importance à élucider les rythmes conjoncturels antérieurs à 1348 : tout ce que nous identifions comme la « conjoncture de 1300 » est traité globalement comme la dernière phase de la période multiséculaire d'expansion qui la précède¹¹.

Un autre outil d'analyse des économies préindustrielles est la notion de risque : J. Y. Grenier, *L'économie d'Ancien Régime. Un monde de l'échange et de l'incertitude*, et Id., « Questions sur l'histoire économique : les sociétés préindustrielles et leurs rythmes » ; et plus récemment les travaux sur la pauvreté (L. Fontaine, *L'économie morale*).

Les premières analyses de la crise du XIV^e siècle et la prépondérance du facteur commercial

La crise démographique et agraire du XIV^e siècle n'éveillait qu'assez peu d'intérêt avant la seconde guerre mondiale. Voir par ex. un résumé des travaux britanniques à ce sujet dans Postan 1950 b, p. 221-223, qui montre l'imprécision qu'ont encore à cette époque la chronologie et la notion de crise elle-même, en-dehors de l'épisode de la Peste. Pirenne, dans des passages rapides de différentes synthèses¹², et avant lui Kowalewsky avaient certes vu, les premiers, que la croissance n'était pas continue jusqu'à la fin du Moyen Âge, mais laissait place à la stagnation ou au déclin à partir du XIV^e siècle.

⁹ La meilleure présentation des trois grands modèles (malthusien, marxiste, commercial ou smithien) et de leur application par trois écoles de médiévistes britanniques, est celle de Hatcher et Bailey 2001, qui offre aussi une discussion critique serrée de leurs méthodes et une orientation bibliographique raisonnée : *Modelling the Middle Ages : the History and Theory of England's Economic Development*. Autres bonnes présentations : Harvey 1991 et en dernier lieu Davis 2012, *Introduction*, p. 9-22. Voir aussi Schofield 2002 et Blanchard 2003.

¹⁰ Malanima 2002 a, en particulier chap. 1, « Population », p. 1-47, et chap. 8, « Pre-modern economies », p. 349-381 ; Malanima 2002 b ; et d'autres livres de Malanima sur les mêmes thèmes, que nous ne pouvons pas citer tous.

¹¹ Voir par ex. sur le cas italien Malanima 2002 b, p. 331-338, et le résumé de sa pensée dans sa dernière publication en date, Malanima 2011.

¹² Pirenne 1951, p. 334-335. Ce texte est issu de *Le mouvement économique et social du X^e au XV^e siècle*, contribution de Pirenne au vol. 8 de G. Glotz (dir.), *Histoire du Moyen Âge*, Paris, 1933, et des trois chapitres qu'il a fournis au vol. 7 de L. Halphen (dir.), *Histoire générale des civilisations (La fin du Moyen Âge)*, 1, Paris, 1931, chap. 1, 3 et 9). Sur le rapport entre ces différentes versions, voir la préface de l'édition de 1951 et F.-L. Ganshof, art. *Pirenne, Henri*, dans *Biographie nationale*, 30, Bruxelles, 1959, col. 702-705 ; sur leur place dans l'œuvre de Pirenne, Lyon 1974.

L'œuvre monumentale du sociologue et historien Maxime Maximovitch Kowalewsky (1851-1916)¹³ – russe mais de culture très internationale-, rassemblée en allemand sous le titre général de « L'évolution économique de l'Europe jusqu'au début du capitalisme », et bien oubliée aujourd'hui, a exercé une certaine influence à travers l'Europe lors de sa parution (d'abord sous forme de volumes séparés en différentes langues, dans les dernières décennies du XIX^e s.) et dans l'entre-deux guerres. Kowalewsky est en fait l'un des tout premiers à prendre en compte la conjoncture économique et démographique comme facteur explicatif important du Moyen Âge, tout en articulant les formes sociales –la seigneurie rurale, la famille, les associations de métiers...- avec celles de la production.

Pirenne de son côté indiquait même déjà une stagnation démographique dès les dernières décennies du XIII^e¹⁴, opinion qui mettra longtemps à s'imposer après la guerre. Pirenne identifie parfaitement (Pirenne 1951, n. 4 p. 192) que le déclin démographique commence dès le début du siècle, voire avant (ci-dessous), mais il se refuse à en dire davantage eu égard à l'insuffisance des connaissances disponibles : sa bibliographie (Pirenne 1951, n. 1 p. 189) ne comporte qu'un ouvrage sur cette question (Lucas 1930). La taille de ce manuel ne lui permet de toute façon guère de développer, mais il s'intéresse visiblement bien davantage aux troubles sociaux de cette époque, sur lesquels il accumule les références et qu'il traite en bien plus grand détail. En dépit de la relative marginalité de la question agraire et démographique dans la pensée de Pirenne, il est considéré comme un inspirateur par les médiévistes qui précisent cette conjoncture au début des années 50 : cf. Postan 1950 b, p. 226-227.

Mais l'idée dominante, présentée entre autres par le même Pirenne¹⁵ et deux générations plus tard par Lopez¹⁶, désignait comme moteur de l'économie médiévale le développement commercial – essentiellement celui des échanges à longue distance de produits de prix, opérés par les grandes compagnies bancaires et marchandes-, et laissait passablement dans l'ombre son volet agricole.

Un témoignage frappant de l'intérêt dominant, voire quasi-exclusif, qui est porté au grand commerce comme moteur de l'évolution économique, est l'aveu des auteurs du rapport sur l'économie médiévale au Congrès international des sciences historiques de 1955, qu'ils auraient préféré ne traiter que du grand commerce (cf. ci-dessous). Il n'était d'ailleurs pas possible avant les grandes études du milieu du XX^e siècle de préciser la chronologie, car les seules informations disponibles concernaient quelques phénomènes de très grande portée tels que famines, faillites bancaires ou guerres meurtrières.

Les trop rares études pionnières sur les famines

Lorsque le schéma de la crise du XIV^e s. commence à s'imposer, dans les années 50, il arrive donc sur une terre presque vierge¹⁷ : jusque-là, si l'on identifie une crise démographique et économique au Moyen Âge, c'est essentiellement celle que suscite la peste de 1348, conjuguée à des phénomènes politiques et militaires comme la guerre de Cent ans, auxquels la nouvelle puissance des États confère une ampleur de nuisance jusque-là inconnue. On commence certes à cette époque à mieux mesurer la portée et les mécanismes des famines, à travers notamment l'inventaire de celles du monde germanique dressé par Curschmann¹⁸, qui va rester jusqu'à nos jours une mine d'informations. On connaît surtout la famine qui a frappé le Nord-Ouest du continent en 1315-1318, à cause de son ampleur et de la richesse des sources, et en 1930 l'article de Henry S. Lucas¹⁹ en donne une vue d'ensemble rapide et exclusivement narrative. Ces deux travaux, auxquels s'ajoute celui de Marie-

¹³ Sur le rôle pionnier de Kowalewsky dans la définition de la conjoncture du bas Moyen Âge, Postan 1950 b, p. 227-228 et n. 3.

¹⁴ Pirenne 1951, p. 371. Ce texte est issu de *Le mouvement économique et social du X^e au XV^e siècle*, contribution de Pirenne au vol. 8 de G. Glotz (dir.), *Histoire du Moyen Âge*, Paris, 1933, et des trois chapitres qu'il a fournis au vol. 7 de L. Halphen (dir.), *Histoire générale des civilisations (La fin du Moyen Âge)*, 1, Paris, 1931, chap. 1, 3 et 9).

¹⁵ Pirenne 1951 (ci-dessus), et surtout Pirenne 1914.

¹⁶ Lopez 1971.

¹⁷ L'état de l'historiographie est succinctement tracé par Postan lui-même au début de Postan 1950 b, aux p. 3-7 de l'édition de 1973.

¹⁸ Curschmann 1900.

¹⁹ Lucas 1930.

Josèphe Larenaudie sur le Languedoc²⁰, constituent pour plusieurs générations d'historiens les seuls outils pour appréhender les crises alimentaires. C'est encore le seul bagage dont dispose Kershaw 1973. Les grandes étapes ultérieures de la réflexion sur ces questions ne datent guère que des années 1990 et 2000, avec Jordan 1996, Oliva Herrer et Benito y Monclús 2007, et les travaux de Pere Benito (Benito 2011, et d'autres en cours), ainsi que des synthèses plus rapides de Massimo Montanari (par ex. Montanari 1995). Mais Curschmann, Larenaudie et Lucas ne donnent pas les moyens de les situer dans un contexte d'ensemble démographique, et encore moins économique ; le livre de Wilhelm Abel²¹, qui fournit certaines de ces clefs, reste longtemps isolé. En 1973 paraît l'étude de Ian Kershaw sur la famine anglaise de 1315-1318²² : elle bénéficie des débats qui se sont produits entre-temps, et est nettement plus approfondie que celles de Curschmann et de Lucas. Mais c'est surtout grâce aux nombreuses études monographiques ou régionales réalisées à partir de 1950 –en bonne partie sous l'impulsion des théories émises alors- que va s'approfondir la connaissance de la conjoncture agricole et démographique du Moyen Âge, et très particulièrement de sa phase finale : les débats autour du sens de cette évolution que nous allons rapporter ne sont permis que par l'accumulation des données disponibles et par l'approfondissement des analyses réalisées au fil de ces trois décennies –les « Trente Glorieuses » de l'histoire économique et sociale-. C'est encore sur cet héritage, enrichi depuis, que se sont élaborées les nouvelles phases de la réflexion représentées par l'école de la commercialisation britannique, et en dernier lieu par le programme de recherche sur la conjoncture de 1300 en Méditerranée.

2- Le tournant de l'été 1950 : la conjoncture et la crise démographique et économique se constituent en objets historiographiques

C'est très précisément en 1949 et 1950 que la notion de conjoncture et celle de crise économique et démographique du XIV^e siècle accèdent au statut d'objets historiographiques de plein droit –et même de premier plan-, statut qu'elles n'avaient fait qu'effleurer auparavant, dans la pensée d'Abel surtout, et c'est alors aussi que le moteur principal de la crise est identifié comme la surpopulation. Sans multiplier des références qui seraient bien éloignées de notre sujet, notons cependant que cet intérêt soudain et massif des médiévistes pour les crises se situe dans un mouvement d'idées plus général de l'immédiat après-guerre, qui concerne notamment les économistes.

Perroy, avant-coureur (1949)

Les grandes lignes sont posées par l'article d'Édouard Perroy, « Aux origines d'une économie contractée : les crises du XIV^e siècle », dans les *Annales* de 1949. Le choix du sujet est un peu surprenant, car Perroy –qui, à cinquante ans, est sur le point de quitter sa chaire de Lille pour la Sorbonne où il enseignera encore pendant deux décennies- s'est surtout fait connaître jusque-là pour ses travaux d'histoire politique ; il ne reviendra d'ailleurs pas sur ce sujet, sinon dans des études de détail –par exemple à propos du Forez, sa province de prédilection-, et ne participera pas aux débats des années suivantes. Toujours est-il que son article exprime des intuitions qui vont nourrir pour longtemps l'historiographie de la crise. Centré sur l'Europe du Nord-Ouest, il évoque avec mesure les divers facteurs de la longue dépression qu'il voit poindre dans l'Europe des années 1330 : la fiscalité, les troubles monétaires, la crise de la draperie flamande et « l'économie de guerre » dans laquelle les deux grands royaumes entrent pour longtemps, sans le savoir, en 1334-1335. Perroy replace ces facteurs dans le cadre général qui va dominer désormais les évaluations de cette période : celui d'un « surpeuplement » de certaines régions qui les met « à la merci d'une sous-alimentation permanente et de famines prolongées... l'outillage commercial ne permettant pas l'importation massive des céréales »²³.

²⁰ Larenaudie 1952.

²¹ Abel 1935.

²² Kershaw 1973.

²³ Perroy 1949.

L'entrée en lice d'une autorité : Michael Postan et la proposition de l'explication malthusienne

La thèse malthusienne est ainsi définie avec une parfaite clarté, mais c'est dans un tout autre cadre qu'elle va s'épanouir : dès cette époque, Michael Postan prend dans son élaboration la place centrale, qu'il ne quittera plus, en assumant la figure de chef d'école. À cinquante-deux ans, il est alors en pleine maturité, et a dès l'avant-guerre accédé à des leviers d'influence scientifique et académique de premier plan avec sa chaire d'histoire économique à Cambridge et la direction de l'*Economic History Review*. Il a jusque-là surtout travaillé sur le grand commerce, tout en explorant les archives domaniales et en laissant percer déjà un intérêt pour la notion de conjoncture agraire.

Comme Hilton (ci-dessous), la guerre l'avait durablement écarté de l'histoire du Moyen Âge, le gouvernement ayant utilisé ses compétences pour concevoir ce que serait l'économie de guerre.

Mais dès l'avant-guerre, et dans ses rares publications des années de guerre, Postan réfléchissait sur la crise du bas Moyen Âge et sa chronologie, en critiquant les explications exclusivement commerciales et monétaristes de l'évolution de la conjoncture aux derniers siècles du Moyen Âge, alors dominantes (Postan 1944 : *The rise of a money economy*). Postan 1939, en dépit du cadre chronologique fixé par son titre (*Revisions in economic history : the fifteenth century*), esquisse déjà certains des thèmes qu'il développera ensuite, et ses travaux sur l'économie des grands domaines –parallèles à ceux, jusque-là majoritaires, qu'il a consacrés au grand commerce, à l'industrie et à la finance- accumulent les données qu'il exploitera dans ce sens.

À l'automne 1950, un an après la parution de l'article de Perroy, Postan publie simultanément deux textes qui dessinent la crise démographique du XIV^e siècle et son explication malthusienne (rappelons cependant que Postan n'a jamais accepté ce qualificatif : voir ci-dessus) : le premier est un gros article de 40 pages de l'*Economic History Review* centré sur le cas anglais : “ *Some demographic evidence of declining population in the later Middle Ages*”. Il réfute méthodiquement les auteurs qui invoquent la Peste comme moteur exclusif du déclin démographique (et qui datent donc celui-ci du milieu du XIV^e siècle), et il montre au contraire que la population anglaise a commencé à diminuer dès un moment situé « quelque part dans les vingt premières années du XIV^e siècle » ; il indique d'autre part ce déclin démographique comme un facteur majeur de la crise économique. Sa démonstration s'appuie sur l'évolution des salaires, des rentes et des mutations de tenures, observée sur la longue durée

Postan a prononcé ce texte sous forme de conférence dès mai 1949²⁴, et son élaboration est donc exactement contemporaine de celle de l'article de Perroy, que Postan ne cite pas ; il ne donne d'ailleurs que peu de références à des travaux français, préférant ceux des Allemands et des Russes. Il cite cependant les « travaux en cours » de Sclafert et Boutruche.

La méthode utilisée par Postan va devenir emblématique des études de démographie médiévale, sous le nom d'« observation indirecte », et elle essuiera au début mainte critique. La critique la plus serrée est cependant plus tardive : c'est celle de Harvey 1966 (voir ci-dessous), qui préfigure la grande révision des années 90 : Harvey 1991, p. 1-11 et Smith 1991, qui rouvrent alors le débat, reprennent les mêmes éléments de discussion critique des sources qu'a utilisées Postan, et de sa méthode.

Le IX^e Congrès international des sciences historiques, 1^{er} épisode : Le rapport Postan sur « Les fondements économiques de la société médiévale »

La même année Postan généralise cette analyse dans un deuxième texte qui sera republié plusieurs fois. C'est à l'origine un rapport sur « Les fondements économiques de la société médiévale » (Postan 1950 b), qui lui a été confié à l'occasion du IX^e Congrès international des sciences historiques, réuni à Paris cette même année 1950.

Le IX^e Congrès est la première grande rencontre de ce genre depuis 1938, et ses promoteurs ont voulu en faire, dans le domaine de l'histoire du Moyen Âge, l'occasion d'un vaste état des lieux, sous forme de rapports commandés aux spécialistes de chaque domaine, distribués à l'avance et discutés pendant les séances²⁵. Le texte des discussions a également été publié après le congrès²⁶, ce qui nous fournit un

²⁴ Postan 1950 a, p. 245.

²⁵ IX^e Congrès international des sciences historiques... I, Rapports, Paris, 1950.

exceptionnel baromètre des opinions partagées ou débattues entre médiévistes de tous pays, à cette époque décisive pour l'évolution de la conception même du travail historique.

Dans son rapport, Postan prend en compte, dit-il, la récente élaboration par certains médiévistes d'un modèle de la conjoncture économique et démographique du Moyen Âge qui en dessine les phases successives, notamment celle de déclin à partir du XIV^e siècle. Postan confronte ce schéma aux autres facteurs de crise, en particulier le facteur monétaire. Il cite parmi ces précurseurs « Abel, Schreiner, van Werveke, plusieurs d'entre nous en Angleterre, et de façon plus évasive Bloch », et encore les travaux en cours de Sclafert et de Boutruche

Je ne sais pas qui est Schreiner. Hans Van Werveke, professeur à Gand, écrivant en flamand, est un historien de la draperie et du grand commerce du Nord alors en pleine maturité. Mais je n'ai pas identifié auquel de ses écrits se réfère l'allusion. T. Sclafert publie en 1959 seulement, juste avant sa mort, *Cultures en Haute-Provence : déboisements et pâturages au Moyen Âge* (cf. le CR de Duby, AESC, 1961, vol. 16, 5, p. 1026-1028), mais ses premiers travaux sur les Alpes datent de 1926. Robert Boutruche a publié en 1947 sa thèse, *Crise d'une société. Seigneurs et paysans du Bordelais pendant la guerre de Cent Ans*.

Tout n'a donc pas été inventé d'un coup en 1950, les rapports du IX^e Congrès et l'article de Perroy sont nés d'un substrat historiographique accumulé par divers auteurs au cours des années précédentes. Cette première phase d'accumulation de données s'est probablement réalisée de façon très dispersée à cause de la guerre : le IX^e Congrès est précisément le moment où se renouent les fils de l'information mutuelle sur les travaux des médiévistes de tous pays, séparés depuis dix ans par la guerre et ses séquelles. Il faudrait, pour avoir une vue vraiment complète de la formation de la nouvelle thématique, analyser une par une les oeuvres de ces auteurs, mais la tâche serait considérable.

Le IX^e Congrès, 2^e épisode : Le rapport Postan- Cipolla-Dhondt-Wolff sur la démographie

Deux des rapports proposés alors sont restés dans la mémoire collective comme des étapes importantes dans l'adoption par les médiévistes de la notion de conjoncture et dans la définition de la crise du bas Moyen Âge : celui de Postan sur l'économie que nous venons de commenter, et un autre qui l'associe à trois autres des plus grands médiévistes d'après-guerre, Carlo Maria Cipolla, Jan Dhondt et Philippe Wolff, pour présenter un tableau de la démographie médiévale, et particulièrement de ses fluctuations à la fin de la période²⁷. Ce texte, dans la version rédigée pour la publication par Wolff, au nom des quatre co-auteurs, a été régulièrement présenté depuis lors, conjointement avec celui donné par Postan au même congrès, comme un tournant dans la diffusion de l'explication démographique et malthusienne de la conjoncture du bas Moyen Âge.

Il faut cependant atténuer la portée de ce texte –réellement très importante malgré tout- par une série de précisions qui le redimensionnent. En premier lieu, seule une petite partie du rapport concerne la fin du Moyen Âge, et il reste extrêmement prudent sur les modalités de l'évolution, se bornant à constater que « tous les historiens sont au moins d'accord pour considérer le XIV^e siècle comme une période de déclin démographique »²⁸. Autre réserve : l'accent est plutôt placé sur la peste ; les auteurs soulignent la faiblesse des connaissances disponibles sur les disettes et plus généralement sur la démographie de cette époque : leur bibliographie sur les famines se réduit à Curschmann 1900, Lucas 1930, et quelques passages d'études locales assez minces. Un détail illustre combien l'étude de la conjoncture en est encore à ses balbutiements : Wolff mentionne (n. 75 p. 75) le mémoire de maîtrise de Marie-Josèphe Larenaudie sur les famines en Languedoc, alors en préparation sous sa direction (qui va devenir un article bref et resté sans suite, mais fondamental dans le cadre régional et même au-delà : Larenaudie 1952). La bibliographie est plus abondante sur la peste, p. 67-68. Notons aussi que les 4 auteurs confessent leur ignorance de la situation de la péninsule ibérique, sur laquelle un complément sera apporté dans la discussion par l'intervention de J. M. Lacarra (résumée vol. II, p. 42-44). Au final, l'interprétation malthusienne (Sans le nom, rappelons-le : cf. ci-dessus) est en fait présentée comme une simple hypothèse, dans un bref passage et une note que Wolff signe de ses initiales, sans doute pour montrer qu'il ne l'a pas

²⁶ IX^e Congrès international des sciences historiques..., II, Actes, Paris, 1951.

²⁷ Cipolla, Dhondt, Postan et Wolff 1950.

²⁸ Cipolla, Dhondt, Postan et Wolff 1950, p. 69.

soumise à ses collègues et qu'il en prend la responsabilité²⁹ : « On sait qu'un "plafond" est atteint au cours du XIII^e siècle par l'effort de défrichement en ces pays [c'est-à-dire la France et l'Angleterre, et semble-t-il aussi l'Allemagne que le rapport a traitée juste avant, d'après Curschmann 1900], et l'on a bien l'impression qu'à partir du XIV^e siècle les disettes se multiplient dans toute l'Europe occidentale... On peut risquer l'hypothèse d'une rupture d'équilibre entre la croissance démographique et l'effort de développement agricole. L'admirable essor de l'Occident aurait buté, vers la fin du XIII^e siècle, contre cette limite que connaissent toutes les grandes civilisations agricoles ». Et en note : « Il va sans dire que nous ne présentons ces vues qu'à titre d'hypothèse ». Le rapport conclut à la nécessité d'étudier la « documentation indirecte » de la démographie (évolution du peuplement et de l'occupation du sol, variations des prix et des salaires), en liant évolution démographique et économique.

Le IX^e Congrès, épisode final : Critiques, réserves et reniement : La discussion et la déconcertante conclusion de Postan

L'interprétation malthusienne et la notion même de crise agraire et démographique ne sont donc établies qu'avec beaucoup de prudence et de réserves par les deux rapports fondateurs de 1950. L'impression qu'ils donnent d'une relative incertitude sur la validité du nouveau modèle et des méthodes d'« observation indirecte » sur lesquelles il se fonde, et même sur la pertinence pour la période médiévale de la notion de conjoncture, est renforcée par la discussion³⁰, émaillée de vives critiques³¹.

Postan évoque aussi au congrès de 1950 (dans son texte « les fondements de l'histoire économique », p. 228), la critique de l'historien marxiste russe Evgenii Aleksevich Kosminsky (1886-1959), alors en train de publier les articles qui seront rassemblés et traduits dans Kosminsky 1956 (sous l'impulsion de Hilton, qui donne une préface au volume) : Kosminsky nie qu'il y ait eu décroissance au XIV^e siècle, et pense que les historiens anglais sont abusés par leurs sources exclusivement domaniales. Mais Postan précise que cette négation est isolée, et que presque tous les historiens sont désormais d'accord sur le fait qu'il y a eu contraction économique au XIV^e siècle : la discussion porte sur ses modalités.

Mais la réserve la plus grave à la nouvelle théorie vient, paradoxalement, de Postan lui-même, qui termine son compte-rendu de la discussion³² par une conclusion déconcertante, en admettant le caractère hypothétique de ses propos sur le déclin du XIV^e siècle, l'interchangeabilité comme facteur premier de la démographie et de la production agricole, et en suggérant la possibilité que « les exceptions [révélées par des études locales] soient si nombreuses qu'elles pourraient détruire toute la théorie générale ». Il remet même en question la notion de long terme, trop récente (*fresh-baked*) pour ne pas conserver une certaine dose d'incertitude, et reconnaît que le facteur monétaire a peut-être un rôle plus important qu'il ne l'a dit.

Le Xe Congrès : où en est l'évolution des idées en 1955 ?

La partie est donc loin d'être gagnée pour les tenants du nouveau modèle après leurs annonces de l'année 1950. Cinq ans plus tard, le X^e Congrès, réuni à Rome, suscite un nouveau tour d'horizon de l'économie européenne, confié à Michel Mollat, Paul Johansen, Michael Postan, Armando Saporì³³ et Charles Verlinden³⁴, qui choisissent de se concentrer

²⁹ Cipolla, Dhondt, Postan et Wolff 1950, p. 68 et n. 43.

³⁰ *IX^e Congrès international des sciences historiques...*, Actes, II, p. 31-44 : compte-rendu par P. Wolff de la discussion du rapport Cipolla, Dhondt, Postan et Wolff ; p. 110-114 : compte-rendu par Postan lui-même de la discussion de son rapport (séance présidée par Y. Renouard).

³¹ Sur la critique de Kosminsky, cf. aussi Hilton 1958, p. 543-544 ; sur son influence, Raftis 1997, et particulièrement sur Duby, Drendel 2002 b.

³² *IX^e Congrès ...*, Actes, II, p. 114.

³³ Armando Saporì avait déjà été chargé pour le congrès de 1950 du rapport d'histoire sociale (*IX^e Congrès international...*, I, p. 280-295), qu'il avait consacré surtout aux populations des villes de la fin du Moyen Âge, essentiellement italiennes ; la discussion (*IX^e Congrès international...*, II, p. 127-141) avait presque exclusivement porté sur les problèmes sociaux des villes toscanes du XIV^e siècle. L'ensemble, bien dépassé

sur les deux derniers siècles du Moyen Âge. Leur rapport³⁵ montre que les notions de conjoncture et de longue durée, et avec elles l'interprétation que nous appelons malthusienne, sont désormais des valeurs admises et largement pratiquées, et que la recherche a progressé sur des points importants : les auteurs reconnaissent ainsi que l'importance donnée à la peste par l'historiographie antérieure était « exagérée », alors qu'elle a « seulement aggravé une situation déjà compromise » et qu'il est devenu « banal » de situer le renversement de tendance dès le début du XIV^e siècle, en Angleterre en tout cas, et peut-être dès les dernières décennies du XIII^e dans certaines régions³⁶.

Mais ils admettent aussi qu'ils ne sont parvenus à fournir qu'un panorama extrêmement éclaté, entrecoupé de vastes blancs : en dépit des avancées accomplies depuis 1950, les connaissances sur l'économie agraire et sur la démographie sont encore fort en retard, disent-ils, sur ce qu'on sait du grand commerce (auquel, avouent-ils sans détours, ils auraient franchement préféré consacrer leur rapport³⁷). La prudence des conclusions, qui cherchent à équilibrer les diverses interprétations de la crise –politique, monétariste, commerciale, démographique– révèle aussi que des divergences importantes persistent sur les mécanismes, les causes, voire sur la portée ou la réalité même de la conjoncture négative du XIV^e siècle.

Lopez et Miskimin, commentant ce rapport en 1962 dans un article intitulé *The economic depression of the Renaissance*, soulignent la difficulté qu'éprouve visiblement M. Mollat, chargé de la rédaction, à concilier les opinions de ses co-auteurs. Le texte de cet article commun a été ébauché par Miskimin dès 1954, et repris pour la version co-rédigée avec Lopez en intégrant l'évolution des opinions qui s'était manifestée entre-temps, notamment lors du congrès de 1955. Miskimin s'est quant à lui surtout intéressé dans ses propres travaux à la crise du bas Moyen Âge sous l'angle des mécanismes monétaires, particulièrement en France. Il a publié de nombreuses études à ce sujet entre 1960 et 1990, en cherchant à concilier son approche avec les autres facteurs de la crise³⁸.

Quant à la démographie, elle reste après 1950 un parent pauvre des études médiévales. Les principales études de fond –pratiquement les seules en fait– sont celles de Josiah Cox Russell, auteur prolifique mais assez peu attaché aux précisions, qui continue pendant trente ans, après ses premiers articles des années 30 et 40 et son étude pionnière sur la population anglaise³⁹, à présenter la peste comme le grand moteur du déclin démographique bas-médiéval, tout en adoptant certains raisonnements malthusiens⁴⁰. Ses autres écrits sont d'ailleurs trop généraux pour influencer sur l'opinion qu'on peut se faire de la question, et on se bornera à citer, outre son livre, son premier article un peu détaillé, Russell 1945, et l'état le plus abouti de sa pensée : Russell 1966 et 1969.

Certains historiens continuent d'ailleurs par la suite à répéter que la peste est le moteur principal du déclin démographique, avec la chronologie basse qu'elle implique : Ex. parmi d'autres : Miskimin 1989, p. 170, qui ne s'attarde d'ailleurs pas.

Il paraît superflu de dresser la liste des synthèses de l'histoire du Moyen Âge ou des manuels d'histoire économique qui continuent pendant longtemps –jusqu'à aujourd'hui pour certaines– à reproduire en quelques mots l'opinion ancienne selon laquelle la crise est due à la peste.

À un bien meilleur niveau, on peut rappeler le tour d'horizon historiographique d'É. Carpentier, *Autour de la peste noire : famines et épidémies dans l'histoire du XIV^e siècle* (AESC 1962), qui ne se prononce pas sur le poids respectif des différents facteurs de la crise démographique et économique, et met plutôt l'accent, comme dans son titre, sur la peste. La

depuis par des travaux très abondants, n'a guère d'intérêt pour notre sujet, même d'un point de vue purement historiographique.

³⁴ Mollat, Johansen, Postan, Saporì et Verlinden 1955. La version écrite est rédigée par M. Mollat. Sur ce congrès, Cools et Kuck 2005.

³⁵ Surtout dans sa partie IV, « Les tendances de l'évolution économique », p. 777-811.

³⁶ Mollat, Johansen, Postan, Saporì et Verlinden 1955, p. 788, 794, 804, 810.

³⁷ Mollat, Johansen, Postan, Saporì et Verlinden 1955, p. 657.

³⁸ Cf. Miskimin 1989, « Introduction », p. IX-XXIII.

³⁹ Russell 1948 ; sur l'apport et les faiblesses du livre, Hilton 1958, p. 543-544.

⁴⁰ Russell 1945, p. 170 ; Russell 1966 ; Russell 1969, p. 37-41.

saignée provoquée par celle-ci est d'ailleurs effectivement sans aucun doute, dans la plupart des régions, bien plus forte que celle des famines du début du siècle, et les divergences entre historiens (qui restent en général tacites) ne portent que sur la plus ou moins grande prise en compte de ces dernières.

D'autres hésitent même à abandonner la thèse ancienne d'une croissance continue qui se poursuivrait tout au long du second Moyen Âge, en surmontant des accidents ponctuels dont le plus grave serait la peste : on citera notamment l'article de H. Van der Wee et T. Peeters, « Un modèle dynamique de croissance interséculaire du commerce mondial, XIIe-XVIIIe siècles », 1970, et plus récemment l'abondante oeuvre de John Munro, en dernier lieu Munro, J. Munro, *Before and After the Black Death. Money, Prices, and Wages in Fourteenth-Century England*, 2009. Cf. aussi –parmi d'autres- Miskimin, ci-dessus. Enfin le succès, comme moteur majeur de la croissance, du commerce international et de sa composante monétaire ne se dément pas chez une partie nombreuse et influente des historiens de l'économie médiévale et de la première modernité, qui élaborent des modèles explicatifs sophistiqués où ces grandes affaires tiennent la place centrale.

3. La diffusion de l'interprétation malthusienne

L'affirmation du modèle. La démographie comme prime mover

L'orientation présentée encore timidement et sous le feu des critiques dans les rapports de 1950, et malaisément confirmée en 1955, va cependant s'imposer au long des deux décennies suivantes, au fil surtout d'une série de textes de Postan qui offre une vue cohérente et séduisante de l'évolution économique et démographique des campagnes européennes, en extrapolant à partir des exceptionnelles séries anglaises (notamment l'article de Postan et Titow 1959, *Heriots and Prices on Winchester Manors*) :

-Postan 1966 a : M. Postan, *Medieval Agrarian Society in its Prime*, § 7:England, dans *The Cambridge Economic History of Europe, I : The Agrarian Life of the Middle Ages*, 2^e éd. remaniée, M. M. Postan et H. J. Habbakuk (dir.), Cambridge, 1966 ;

Postan 1972, -*The Medieval Economy and Society : An Economic History of Britain, 1100-1500*, Cambridge, 1972, surtout chap. 4 : Land Use and Technology

Postan 1973 : M. Postan, *Essays on Medieval Agriculture and General Problems of the Medieval Economy*, Cambridge, 1973, qui regroupe plusieurs de ces articles, et d'autres.

La démographie s'impose dès lors, pour plus de cinquante ans, comme le facteur premier (*prime mover*) de cette évolution.

Sur l'importance de la notion de *prime mover* dans le débat scientifique que nous résumons ici, voir Hatcher et Bailey 2001, p. VIII et 210-212 (et tout le chap. 8). Les auteurs définissent plaisamment (p. VII) les trois grands modèles de *prime mover* de l'économie médiévale élaborés par les générations précédentes –la lutte des classes, la commercialisation et la croissance démographique- par un jeu de mots intraduisible et frisant l'obscénité : « The urge to ruck, the urge to truck, or the urge to... copulate » [c'est-à-dire « to fuck »] (« l'irrépressible besoin de se bagarrer, de vendre, ou de copuler »).

C'est l'occasion de citer une autre version également humoristique et déjantée de l'interprétation du *prime mover* –qui suscite décidément, et de façon assez inattendue, la verve des historiens- : l'essai de C. M. Cipolla, « Il ruolo delle spezie (e del pepe in particolare) nello sviluppo economico del Medioevo », dans Cipolla 1988, p. 11-40 ; la première édition, anglaise, un opuscule confidentiel, date de 1973. Le *prime mover* est ici la vertu aphrodisiaque supposée du poivre, et Cipolla clôt par cette pirouette les très sérieux travaux de démographie et d'histoire économique qu'il enchaînait depuis sa participation au congrès de 1950 (cf. ci-dessous).

Dans une synthèse qui couronne en quelque sorte son œuvre en 1972, *The Medieval Economy and Society : An Economic History of Britain, 1100-1500*, Postan peut écrire une phrase aussi définitive que celle-ci : « Behind most economic trends in the Middle Ages, above all behind the advancing and retreating land settlement, it is possible to discern the inexorable

effects of rising and declining population »⁴¹. Dans cette perspective, le blocage technique, qui serait inhérent aux systèmes agraires des économies préindustrielles, se conjugue à la loi des rendements décroissants sur les vieux terroirs surexploités et sur des défrichements de moins en moins productifs, pour provoquer à la fin du XIII^e siècle une inéluctable stagnation de la production agricole. C'est contre celle-ci que la croissance démographique est condamnée à plafonner, victime de disettes meurtrières. Toute une série de travaux, anglais, français, néerlandais, appliquent cette analyse et en discutent les détails.

La méconnaissance de l'Europe méditerranéenne et le rattrapage de la fin du siècle

L'Europe du Sud reste en retrait dans ce mouvement : les travaux d'histoire rurale y sont globalement moins avancés que dans la moitié septentrionale du continent, en dépit de brillantes exceptions, et les conditions naturelles différentes imposent une analyse spécifique. Dans les premiers tableaux d'ensemble de la condition économique européenne vers 1300, les pays du Sud font pâle figure, faute de connaissances disponibles ou par ignorance à leur égard des historiens du Nord : les rapporteurs au congrès de 1950 auraient dû pouvoir couvrir toute l'Europe de façon équilibrée –l'équipe compte un Britannique et un Belge, mais aussi un Italien et un Toulousain–, mais ils reconnaissent sans détours qu'ils ont négligé la péninsule ibérique faute de la connaître suffisamment⁴² ; en dépit de la présence de Cipolla et de Wolff, l'Italie et le Midi français font aussi un peu figure de parents pauvres dans ce bilan.

Et lorsque Georges Duby réalise douze ans plus tard sa vaste fresque des campagnes médiévales, *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, il ne fait, très consciemment, qu'effleurer la péninsule ibérique et l'Italie, en arguant de l'insuffisance des études sur ces deux régions ; dix ans plus tard, il n'en dit guère plus dans *Guerriers et paysans*⁴³. Il est pourtant lui-même installé au cœur de l'arc méditerranéen, à Aix-en-Provence, où il réalise et dirige de nombreux travaux qui dynamisent pour les deux générations suivantes l'histoire des campagnes provençales et languedociennes. Mais l'intensification des recherches rurales sur le Midi français et l'Italie ne commence guère qu'au moment même de la publication des grands livres de Duby et de la *Cambridge Economic History of Europe*⁴⁴, et en partie sous leur influence⁴⁵.

Notons le cas de Carlo Maria Cipolla, l'un des rapporteurs du congrès de 1950, qui, installé quelques années plus tard aux États-Unis, publie dans les années 60 et 70 plusieurs manuels d'histoire économique et démographique qui ont un grand succès. Ils couvrent toute l'époque préindustrielle, et la fin du Moyen Âge n'y est présentée que comme un prélude, rapidement expédié dans une analyse qui combine l'explication malthusienne et le rôle du grand commerce.

L'Espagne se dote de son côté, à partir de la même époque, d'un impressionnant corpus de travaux d'histoire rurale. Le renouvellement de l'histoire rurale espagnole a débouché sur une importante synthèse : J. A. García de Cortázar, *La Sociedad rural en la España medieval*, 1988 (cf. le bilan historiographique de García de Cortázar et Martínez Sopena, 2007). En France même, le rapport s'inverse entre les recherches consacrées au Nord, jusque-là prédominantes, et celles du Sud, qui deviennent les plus dynamiques dans les dernières décennies du siècle, soutenues par la multiplication des fouilles de villages dans la région⁴⁶.

On assiste ainsi dans le dernier tiers du XX^e siècle à une véritable *translatio studiorum* du Nord vers le Sud : elle commence dans les années 60 et 70, et des moments capitaux en sont la révélation de l'*incastellamento* dans la thèse de Pierre Toubert (publiée en 1973) et celle du féodalisme méditerranéen dans le colloque romain de 1978, *Structures féodales et féodalisme*. Le programme de recherche sur la Méditerranée de 1300 Bourin-Menant-To Figueras-Carocci est dans une bonne mesure l'héritier de ce grand mouvement de

⁴¹ Voir le commentaire de Kaye 1984, p. 77.

⁴² Ci-dessus.

⁴³ Provero 2007.

⁴⁴ Ci-dessous.

⁴⁵ Provero 2007, Cursente 2007.

⁴⁶ Cursente 2007.

déplacement de la recherche vers la Méditerranée, qui comble, et largement, la méconnaissance dont se plaignaient les auteurs des rapports des congrès de 1950 et 1955.

Postan et Duby, propagateurs du modèle : la New Cambridge Economic History (1966) et L'économie rurale et la vie des campagnes (1962)

Un outil majeur de diffusion du modèle malthusien, dans les années 60, est la refonte de la monumentale *Cambridge Economic History of Europe*, qui datait des années 40. Elle est dirigée par Postan qui rédige lui-même des chapitres importants, notamment celui qui traite des campagnes anglaises, publié en 1966. Le déclin démographique et ses mécanismes sont surtout évoqués aux p. 564-566 et 569-570, d'après les mêmes sources que celles que Postan utilisait dans ses publications des années 50 : quelques observations directes dans des inventaires de domaines, et les indices indirects que sont le ralentissement des défrichements, les abandons de tenures, la baisse des salaires.

Un autre vecteur est constitué par *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval* de Georges Duby (1962), traduit en anglais dès 1968 par Cynthia Postan (la seconde femme de Postan, resté veuf de Eileen Power en 1940), avec des corrections critiques de Postan et de Hilton⁴⁷, et largement lu, comme la *Cambridge*, bien au-delà de son pays d'origine. L'interprétation du développement entre XII^e et XV^e siècles que propose Duby reprend globalement la chronologie et le schéma explicatif mis au point dix ans avant⁴⁸, tout en accordant une bonne place à l'intensification des échanges et de la production non agricole, au potentiel technique mis en œuvre et au rôle des entrepreneurs ruraux⁴⁹. Dans le domaine anglo-saxon, Miskimin reflète un peu le même état d'esprit quelques années plus tard dans son *The economy of Early Renaissance Europe, 1300-1460* (sur la crise, p. 24-32 ; sur les marchés, p. 86-91). Dix ans plus tard encore, Duby revient sur la question dans *Guerriers et paysans*⁵⁰, qui est bien lu aussi par les historiens anglo-saxons (le livre est immédiatement traduit par un ancien étudiant de Hilton, Howard B. Clarke⁵¹). La chronologie du livre ne se prête pas à une réflexion sur la crise, mais Duby identifie le travail paysan comme moteur de la croissance des XI^e-XIII^e siècles, tout en soulignant le rôle prédateur de l'aristocratie, destructrice des richesses qu'elle prélève : on est très près de l'analyse marxiste du prélèvement seigneurial et on retrouve aussi le gaspillage aristocratique que stigmatisait Hilton dès 1951. Duby déclarera d'ailleurs plus tard qu'il a puisé librement dans des thématiques que Marx n'avait fait que suggérer (Boucheron 2003, p. 233-234.)⁵².

Les deux livres expriment en fait la complexité de l'héritage assumé par Duby, qui, au-delà de l'argumentation malthusienne empruntée à Postan, se place aussi dans des perspectives, a priori contradictoires, qui évoquent Adam Smith, avec la spécialisation, et Chayanov, avec l'incapacité finale du paysan à s'enrichir par le marché. On hésite encore aujourd'hui sur la lecture à faire de l'œuvre de Duby : on peut interpréter en termes optimistes ou pessimistes ses analyses des mécanismes de croissance et des destinées finales des paysans. Son importance mérite bien en tout cas qu'on y réfléchisse à fond, et son adresse à harmoniser des idées somme toute divergentes explique la vaste et durable influence de son œuvre de ruraliste.

Au fil de ces relectures, et d'autres, l'analyse s'enrichit ainsi de thématiques qui s'épanouiront dans l'école de la commercialisation.

Les villages désertés

⁴⁷ *Rural Economy and Country Life in the Medieval West*, Columbia, 1968, *Preface to the English Edition*, p. XIX (dans la rééd., Philadelphie, 1998, avec une présentation de P. Freedman).

⁴⁸ Voir Drendel 2002 b et Schofield 2002 pour une analyse détaillée des lectures de Duby, de la façon dont il s'en est –ou non– inspiré pour ces deux livres, et de l'équilibre qu'il trouve entre les différents facteurs du développement.

⁴⁹ Duby 1962, I, p. 261-274.

⁵⁰ Duby 1973.

⁵¹ G. Duby, *Early growth of the European economy, warriors and peasants from the seventh to the twelfth century*, Ithaca, 1974.

⁵² Boucheron 2003, p. 233-234.

La connaissance de la crise démographique et agraire est à la même époque, dans les années 1950-1970, à la fois approfondie et encore davantage orientée vers une explication malthusienne par l'intérêt porté au phénomène des villages désertés, qui est étudié à grande échelle dans toute l'Europe du Nord, depuis l'Allemagne des *Wüstungen* jusqu'à l'Angleterre des *lost villages* et à la France des fouilles d'habitats abandonnés, lancées par les archéologues polonais et par ces grands précurseurs que sont Jean-Marie Pesez et Gabrielle Démians d'Archimbaud. La grande saison des publications sur les villages désertés se conjugue à celle des analyses malthusiennes de la crise du bas Moyen Âge : la tentative majeure de prendre une vue européenne du phénomène date de 1965, avec le volume *Villages désertés et histoire économique....* Les Anglais ont ouvert la voie avec Beresford 1954 ; l'autre grand livre pour le domaine britannique est Beresford et Hurst 1971. Pour la France : Pesez et Le Roy Ladurie 1965 ; *Archéologie du village déserté*, 1970 (les trois premières fouilles, franco-polonaises, de « villages désertés » en France) ; Pesez 1984 (Brucato, habitat sicilien) et 1998 a (recueil d'articles de J.-M. Pesez, où l'on trouve des indications sur sa fouille du village bourguignon de Dracy, qui n'a jamais été publiée) ; Démians d'Archimbaud 1980 (étude intégrale de sa fouille du village provençal de Rougiers) et 1987 (synthèse plus accessible de cette fouille). Pour l'Allemagne : Abel 1943 et 1967 ; Janssen 1975 ; voir aussi Toubert 1978.

L'exportation ultérieure de la notion vers l'Italie, de façon relativement rigide, montre au demeurant comment une analyse née d'observations concrètes peut devenir une abstraction dépourvue de rapports intimes avec les situations sur lesquelles elle est plaquée : Klapisch-Zuber et Day 1965 ; Klapisch-Zuber 1973. Voir ci-dessous la révision opérée par les archéologues d'aujourd'hui sur la conjoncture de 1300. En Espagne, l'étude des villages désertés a été un des arguments traditionnellement employés pour mesurer la crise du bas Moyen Âge, mais on a aussi appris à se méfier des conclusions simplistes, étant donnée la multitude de circonstances qui pouvaient expliquer les abandons⁵³.

4- Rodney Hilton et l'analyse marxiste

Le prime mover selon les marxistes : pas seulement la démographie, mais aussi l'avidité des seigneurs.

Quant à l'analyse marxiste, elle apparaît dans une exacte unité de lieu, de temps et d'action avec celle des malthusiens, puisque c'est également au Congrès international des sciences historiques de 1950 que Rodney Hilton présente les lignes directrices de son analyse de la conjoncture de 1300. Elles vont être reprises et progressivement affinées au cours des décennies suivantes par lui-même, au fil d'une longue et dense vie de chercheur, et par ses collègues et ses disciples : deux générations de médiévistes marxistes ou influencés par le marxisme, gravitant pour la plupart autour de Birmingham et de la revue *Past & Present*.

Hilton adopte pour l'essentiel la chronologie centrée sur le tournant des XIII^e et XIV^e siècles et sur la thématique du surpeuplement, du blocage technologique et de la crise des ressources, mais en y introduisant un facteur supplémentaire, décisif dans l'optique marxiste, le prélèvement seigneurial. On en trouve notamment une expression rigoureuse dans ses deux articles des *Annales*, Hilton 1951 (qui est sa communication du IX^e congrès), p. 24-25, et Hilton 1958, p. 542-543. Cet ensemble de facteurs est bien synthétisé également dans Bois *An Essay on the Birth and Development of the Market Economy* 1993, p. 274, qui résume les analyses de Bois *Crise du féodalisme* 1976. La présence du prélèvement seigneurial rend à elle seule le système incapable de durer, et son alourdissement déclenche à partir de la fin du XIII^e siècle ce qu'on va désigner désormais comme la « crise du féodalisme », qui affecte par contrecoup toute l'économie et la société européennes ; c'est ce que Guy Bois appellera plus tard, dans une optique voisine, « crise systémique » (sous-titre de *La grande dépression médiévale*, 2000)⁵⁴.

⁵³ Vaca Lorenzo 1995, Borrero 2007.

⁵⁴ Bois 2000.

À la recherche du *prime mover* de la crise⁵⁵, préoccupation dans laquelle il rejoint en somme Postan –certes avec des issues opposées–, Hilton insiste dans cet article sur la responsabilité des seigneurs, gaspilleurs et étrangers à toute idée d'investissement : « Le marasme de la productivité pendant les derniers siècles du Moyen Âge, et son incapacité à supporter les frais croissants des dépenses non productives des classes dirigeantes, furent les causes primitives de la crise de la société féodale. Ce marasme de la productivité résulta de l'incapacité de l'économie féodale à engendrer l'investissement pour l'amélioration technique ». Encore en 1985, Hilton définissait sans ambiguïté ce qu'était pour lui le *prime mover*, en termes très proches de ceux de 1951 : « Mon point de vue a été [tout au long de ma recherche d'historien] que le conflit entre seigneurs et paysans, qu'il soit assourdi ou intense, sur l'appropriation du surplus de la tenure paysanne, était le *prime mover* dans l'évolution de la société médiévale » (Hilton 1985 b, *Introduction*, p. I).

Un autre thème de l'article de 1951, également exprimé avec une certaine brutalité, aura une postérité féconde : c'est l'idée que la surexploitation seigneuriale porte aussi sa part de responsabilité dans les crises démographiques, en privant les paysans d'une partie des ressources qui leur permettraient de survivre et d'investir. On entrevoit ici le débat qui se développera ensuite, à partir de Duby notamment, sur le rôle stimulant ou paralysant du prélèvement seigneurial dans la croissance.

Le Hilton de la maturité reprend d'ailleurs un quart de siècle plus tard les mêmes thématiques, qui forment le cœur de l'argumentation marxiste sur la crise, dans une version plus sobre et plus équilibrée que celle de 1950 : le *Brenner Debate* lui donne l'occasion en 1978 d'entonner à nouveau la *great narrative* des « ciseaux » malthusiens, avec le prélèvement seigneurial comme facteur premier⁵⁶. « The crisis of feudalism as a social order was not a crisis of subsistence or a crisis caused by the scissors effect of rising industrial and falling agricultural prices. However important these features of the situation might be - and there can be no disguising their significance - the central feature was a crisis of relationships between the two main classes of feudal society » (Hilton 1978, p. 14). Il insiste beaucoup moins cette fois sur le gaspillage seigneurial, et précise des éléments importants : le revenu seigneurial baisse parce que les ressources de chaque exploitation paysanne sont rognées par la surpopulation et le manque de terres ; et la faiblesse des investissements seigneuriaux accroît le blocage technique, qui apparaît dans cette version comme un facteur important.

La crise du féodalisme (ou de la féodalité) : un « sujet de discussion, de réflexions et de trouble » pour les médiévistes français, après la publication des « hypothèses ingénieuses » de Hilton dans les Annales de janvier 1951.

Revenons au texte prononcé par Hilton en 1950 : les simples communications, comme celle-ci, ne sont pas publiées dans les actes du congrès, réservés aux rapports, Le volume d'actes (*IX^e Congrès...*, II) en dresse simplement la liste, en indiquant le cas échéant où l'on peut trouver celles qui ont été publiées entre-temps dans des revues. Celle de Hilton est mentionnée p. 286. Mais elle est accueillie par les *Annales* quelques mois plus tard, dès le premier numéro de l'année 1951, en version française, sous le titre *Y eut-il une crise générale de la féodalité?*, et munie d'une note de Lucien Febvre qui annonce qu'il s'agit selon l'auteur lui-même d'une « suite d'hypothèses... invitant à la critique » et que la revue est dans son rôle en hébergeant de tels « sujets de discussion, de réflexions et de trouble »⁵⁷ ; les termes qu'emploient quatre ans plus tard pour rendre compte de cet article Robert Boutruche⁵⁸ et Michel Mollat⁵⁹ confirment l'impression mêlée de gêne et d'intérêt que

⁵⁵ Sur la notion de *prime mover*, chez Hilton en particulier, voir aussi Epstein 2007, p. 251-254.

⁵⁶ ; cf. Hilton 1962.

⁵⁷ Hilton 1951.

⁵⁸ R. Boutruche, *Bulletin critique. Histoire de France au Moyen Âge*, dans *Revue historique*, CCXIII, 1955/1, p. 47-80, aux p. 75-76.

⁵⁹ Mollat, Johansen, Postan, Saporiti et Verlinden 1955, p. 807. Sur les problèmes de rédaction de cette synthèse, voir ci-dessus.

suscitent ces « hypothèses ingénieuses »⁶⁰ chez certains historiens français. La formule « hypothèses ingénieuses » est de Boutruche. Mollat se borne à « hypothèses ». Boutruche a éprouvé une « poussée de fièvre » devant la façon inhabituelle dont Hilton employait le mot « féodalité », il est vrai mal choisi : on attendait plutôt « féodalisme ». Le titre de l'article suggère d'ailleurs à lui seul la maladresse de la traduction du texte de Hilton, dont la version anglaise, pour la communication (citée dans *IX^e Congrès...*, II, p. 286 ; cf. ci-dessus) puis pour l'édition de 1985, s'intitule « Was there a General Crisis of Feudalism? ». C'est ce mot qu'utilise Hilton dans tous ses autres écrits, et il explique bien la différence des deux notions dans « A Note on Feudalism », dans Hilton 1976, p. 24, et dans Hilton 1979.

Hilton avant le IX^e Congrès : les débuts d'un maître

Cet article, comparable par son impact à ceux contemporains de Postan, paraît à un moment bien particulier de la carrière scientifique de Hilton et du développement de l'école historique dont il va devenir le maître à penser⁶¹ : il n'a alors que 34 ans, et n'a repris son travail de recherche que depuis qu'il est revenu de la guerre. Mais il vient de se révéler en grand historien du monde paysan anglais avec son livre sur le soulèvement de 1381 (1950)⁶² et auparavant avec sa thèse (achevée dès 1940, mais publiée en 1947 seulement⁶³) et plusieurs articles sur des domaines ruraux et leurs archives⁶⁴. Hilton présente d'emblée ces travaux comme des études de cas « des causes économiques et des conséquences sociales de l'effondrement de l'économie féodale » et de la transition du féodalisme au capitalisme⁶⁵. Ils préfigurent deux fils conducteurs de la pensée qu'il développera sur la crise de la fin du Moyen Âge : d'une part les rapports de production dans la seigneurie rurale et la différenciation au sein de la paysannerie⁶⁶, vus au prisme des archives anglaises, et d'autre part la conscience collective des paysans et le sens de leur résistance et de leurs révoltes. L'enseignement de Hilton à l'université de Birmingham, commencé dès 1946, et ses nombreux écrits vont exercer une profonde influence sur des disciples parmi lesquels se compteront certains des meilleurs médiévistes britanniques. Il co-dirige *Past and Present* depuis sa fondation en 1952 ; issue du « Communist Party Historians Group » (ci-dessous), mais conçue d'emblée comme un lieu de dialogue entre historiens marxistes et non-marxistes⁶⁷, la revue survit à la crise qui frappe le parti et ses historiens en 1956, et elle acquiert une place de premier plan dans le débat historique, et tout spécialement dans le domaine de l'économie et la société médiévales. Fondateur en 1946 du « Communist Party Historians Group »⁶⁸ avec d'autres jeunes historiens appelés comme lui à devenir des maîtres de leur discipline, Hilton mène en effet comme eux une pratique historique marxiste, dont il souligne lui-même lucidement à la fois l'importance intellectuelle et le faible écho, limité à « un cercle très restreint d'intéressés, surtout par suite de l'isolement des marxistes dans la vie intellectuelle du pays »⁶⁹ ; encore l'école historique marxiste est-elle plus nombreuse et dynamique ici que sur le continent.

L'œuvre de Hilton, quelles leçons ? Son évolution et son influence, de l'article des Annales de 1951 aux Ford Lectures de 1973

Ce n'est pas seulement parce que Hilton a été le chef de file et le théoricien de l'interprétation marxiste de la crise du bas Moyen Âge que son œuvre reste importante

⁶⁰ Sur la notion de féodalisme chez Hilton, voir aussi Kaye 1984, p. 73-81.

⁶¹ Parmi les études sur l'œuvre de Hilton, on pourra retenir Kaye 1984, chap. 3, p. 70-98, et Dyer, Coss et Wickham 2007, particulièrement Epstein 2007, Wickham 2007 et Dyer 2007.

⁶² Hilton 1947, Hilton et Fagan 1950.

⁶³ Hilton 1947, *Preface*, p. III.

⁶⁴ Ces premiers articles de Hilton ont été réédités, ainsi que quelques textes théoriques de la même époque, dans Hilton 1985 b, n^{os} 1, 2, 4, 7, 8, 22, 23.

⁶⁵ Hilton 1947, *Introduction*, p. 1-2 ; cf. aussi par ex. le début de l'article n° 1 de Hilton 1985 b, p. 1.

⁶⁶ Hilton 1947, *Introduction*, p. 1-2.

⁶⁷ Hobsbawm 1978, p. 33.

⁶⁸ Hobsbawm 1978 ; Kaye 1984, chap.1, « Introduction ».

⁶⁹ Hilton 1958, p. 545.

aujourd'hui⁷⁰ : c'est aussi parce que sa pensée et ses objets d'étude ont considérablement et consciemment évolué au long de sa longue et prolifique carrière de chercheur. Il est en effet resté attentif, pendant plus d'un demi-siècle d'activité et de production intenses, à tous les questionnements susceptibles de renouveler des notions que Marx et Engels avaient laissées inabouties dans le domaine de l'histoire des campagnes.

Un examen rapide de l'œuvre de Hilton⁷¹ montre comment il a poursuivi toute sa vie certains thèmes majeurs qu'il avait attaqués de front dans ses premiers travaux : l'économie paysanne et le prélèvement observés à travers les archives domaniales de l'Angleterre centrale, le servage et les affranchissements, la notion de classe paysanne, les révoltes des paysans et leur conscience collective –analysée comme conscience de classe–, les communautés villageoises ; et une série de questions théoriques qui étaient au cœur des débats du groupe des historiens marxistes : le féodalisme, la nature et la genèse du capitalisme, la question de « la transition » [de l'un à l'autre système], le matérialisme historique. Mais d'autres thèmes s'y sont ajoutés : les petites villes⁷² et le monde urbain en général et dans ses rapports avec les campagnes, le rôle des marchés (alors qu'il niait fermement, à ses débuts, qu'ils aient joué un rôle dans l'économie paysanne : voir le passage radical de Hilton 1947 cité par Epstein 2007, p. 254), la mobilité et l'accumulation de capital au sein de la société paysanne, et plus timidement les structures familiales et la place des femmes dans la production et dans la société rurale.

Les *Ford Lectures* – une tradition d'Oxford, qui permet à un savant de premier plan de faire le point sur un aspect important de l'histoire britannique en quelques conférences, ensuite publiées – auxquelles Hilton est invité en 1973⁷³ reflètent bien cet élargissement de son éventail thématique, qui sur certains points comme le marché s'apparente à un revirement : les premières conférences reprennent les thèmes de la définition de la paysannerie comme classe, de la structure de la communauté, de celle des exploitations et du prélèvement ; mais Hilton s'attaque ensuite à la mobilité sociale au sein de la paysannerie, au rôle qu'y tiennent la monnaie, le crédit et la production pour le marché⁷⁴, puis aux structures familiales, pour finir par des conférences sur les petites villes et sur les femmes. On peut dire qu'on a là, à mi-chemin à peu près de son parcours intellectuel, la gamme complète des thèmes qu'il a parcourus, non pas successivement, mais cumulativement.

Cette brève analyse du progressif enrichissement thématique et conceptuel de l'œuvre de Hilton, à mesure qu'il la construisait dans une recherche constante de nouveaux points de vue sur la société médiévale, permet de comprendre pourquoi nous le rencontrons si souvent, et à des carrefours décisifs, quand nous étudions, comme cette année, les campagnes médiévales –alors qu'on pourrait juger que l'ENS de 2013 et notre séminaire se situent à mille lieues, littéralement, du paléomarxisme du « Communist Party Historians Group ». Hilton annonce en fait bien des aspects des recherches actuelles, que ce soit la place des petites villes dans l'évolution économique⁷⁵ ou l'intérêt pour la consommation et les niveaux de vie. Un autre thème très important aussi pour notre propre recherche est celui de la *petty commodity production*⁷⁶ On dit aussi *simple commodity production*. Le thème et l'expression proviennent de Marx et d'Engels (*einfache Warenproduktion*), et auraient été empruntés par Hilton (cf. le titre de Hilton 1985 a) à une lecture tardive de Dobb, dont il serait trop long de donner ici les références et le contexte : assurée par les paysans-artisans pour le marché local, cette production de menus articles de la vie courante leur permet d'occuper un créneau commercial concurrent de celui des gros producteurs et des spécialistes, et elle constitue une des voies de l'accumulation de capital et de la stratification sociale dans la paysannerie.

⁷⁰ Le titre de ce paragraphe, « quelles leçons ? », pastiche celui de Hilton 1974.

⁷¹ D'après sa bibliographie (Birrell 2007), avec l'aide de différentes contributions de Dyer, Coss et Wickham 2007 et de plusieurs notices sur ses travaux parues après sa mort. Les contributions d'Epstein 2007 et Wickham 2007 sont particulièrement précieuses.

⁷² Dyer 2002, Drendel 2002 b. Voir ci-dessus, I, 4.

⁷³ Hilton 1975.

⁷⁴ *Petty commodity production* : voir ci-dessous.

⁷⁵ Voir par ex. Kaye 1984, p. 61. Et sur tous ces aspects Epstein 2007.

⁷⁶ Epstein 2007, p. 255-256.

Plus largement, l'œuvre de Hilton est dominée par la préoccupation de décrire le monde rural comme une société en constant changement, aux antipodes d'idées immobilistes comme celles par exemple de Chayanov, qu'il critique vigoureusement⁷⁷. L'idée de l'autonomie d'action du paysan, si importante dans la démarche de notre séminaire, ne lui est pas étrangère non plus, même s'il l'exprime surtout sous la forme de la conscience politique et de la lutte des classes, qu'il met au cœur des transformations du monde paysan, en temps de crise tout particulièrement.

Reste, bien sûr, que ce grand savant ne donne pas toutes les clefs, pas davantage que ses adversaires ou ses successeurs : bornons-nous à relever son rejet durable de « la technique et des marchés comme des forces historiques dynamiques » (Epstein)⁷⁸. Le marché a été un peu réintégré dans ses analyses, à travers à la fois les besoins que la cellule de production paysanne ne pouvait pas satisfaire elle-même et la place croissante qu'il accordait aux petites villes et à leurs besoins, générateurs de profits pour les paysans qui disposaient de surplus⁷⁹ ; le progrès technique en revanche reste définitivement exclu de la gamme des éléments de causalité pris en compte par Hilton. Epstein relève avec finesse qu'il y a à l'arrière-plan des réticences de Hilton en ce domaine « l'incapacité [des historiens] de cette époque à envisager la façon dont la production paysanne et les échanges à petite échelle pouvaient engendrer un changement structurel, et pourquoi ce changement aurait dû être plus fort à la fin du Moyen Âge qu'auparavant »⁸⁰. On peut dire que c'est un des points sur lesquels nous avons progressé dans l'approche des paysans médiévaux⁸¹.

Au-delà de certaines outrances de son article initial, de blocages comme celui que nous venons d'analyser avec l'aide d'Epstein, et de ses essais théoriques, qui ne peuvent guère nourrir la recherche d'aujourd'hui, les thématiques proposées par Hilton au fil de son œuvre préfigurent donc en bonne partie certains des champs les plus féconds explorés par les médiévistes d'aujourd'hui (en particulier ses élèves britanniques, Dyer en tête, et l'école qui gravite autour d'eux, et le programme sur la « conjoncture de 1300 ») tels que la *peasant agency*, la mobilité sociale paysanne fondée sur l'accumulation de surplus, l'accès au marché des différentes catégories de la paysannerie ou l'évolution de leurs niveaux de vie.

5- Malthusiens et marxistes : débats et idées partagées

Les débats

Le débat entre Hilton et Postan et leurs écoles respectives est récurrent au long des années 50, 60 et 70. Il occupe une partie non négligeable du panorama de la médiévisique britannique de ce temps, et prend souvent la forme de critiques réciproques qui se développent en même temps que leurs deux œuvres. L'une et l'autre sont considérables et alternent les études d'histoire rurale tirées des archives domaniales anglaises et des synthèses de grande ampleur qui débordent largement sur le grand commerce (Postan) et le monde des villes (Hilton). Les travaux des deux écoles et leurs contrastes doivent être remis en perspective dans les grands débats d'idées qui animent alors l'historiographie anglaise et européenne autour de la « transition du féodalisme au capitalisme »⁸² et du *Brenner Debate* : ce débat est suscité par un article de Robert Brenner, qui lui donnera son nom (Brenner 1976). La discussion qui s'ensuit, hébergée par la revue *Past & Present*, a été rassemblée dans Aston et Philpin 1985.

Du côté français, le livre de Guy Bois intitulé précisément « crise du féodalisme »⁸³ ouvre en 1976 une autre étape importante des analyses marxistes de la crise de la fin du Moyen Âge et de leur discussion. C'est aussi dans les années 70 que les œuvres de Wallerstein, Mendels et North, tournant autour de la protoindustrialisation, puis Kriedte, Medick et

⁷⁷ Sur la critique de Chayanov par Hilton, Kaye 1984, p. 80-81.

⁷⁸ Epstein 2007, p. 254.

⁷⁹ Une belle illustration : Hilton 1975, chap. III : *The Peasants' Economy*.

⁸⁰ Epstein 2007, p. 255. Cf. le compte-rendu de White 1963 par Hilton dans *Past & Present*, 24, 1963, p. 90-100, et le commentaire d'Epstein, *loc. cit.*

⁸¹ Voir en dernier lieu *Dynamiques du monde rural*.

⁸² La présentation la plus claire et la plus récente –au sein d'une littérature considérable– : Epstein 2007.

⁸³ Bois 1976.

Schlumbohm 1977, proposent une autre profonde révision du modèle malthusien. Mais ils se situent à la période post-médiévale, ce qui m'amène à ne pas les prendre en compte ici. Leur influence n'a d'ailleurs joué que sur une frange étroite des médiévistes, ceux qui étudiaient l'économie de l'extrême fin de la période, en général dans une chronologie « Premodern » ou « Renaissance » couvrant les XV^e (ou XIV^e)-XVI^e siècles, pratiquée par les historiens anglo-saxons ou plus largement par ceux qui travaillent sur l'Europe du Nord-Ouest, mais guère par les Français et les Méditerranéens.

C'est à ce moment-là –on est déjà dans les années 80- qu'une dense réflexion sur la crise se développe parmi les médiévistes espagnols qui avaient lu l'œuvre de G. Bois et qui s'intéressaient aux conflits sociaux qui, dans la tradition marxiste, pouvaient expliquer le retournement de la conjoncture, souvent désigné comme « crise du féodalisme ». J. Valdeón est parmi les premiers à analyser les symptômes de la crise dans la couronne de Castille et à signaler, par ailleurs, que la théorie malthusienne ne tient pas dans une péninsule qui, à la suite des conquêtes du XIII^e siècle, a élargi l'espace disponible dans une mesure exceptionnelle. Les signes de crise sont pourtant perceptibles dans la péninsule dès avant 1348, dans la démographie aussi bien que dans la production, et surtout dans les rentes seigneuriales ; la montée des tensions sociales en apparaît comme la conséquence⁸⁴. Pour la couronne d'Aragon, P. Vilar, qui était présent au Congrès International des Sciences Historiques de 1950, est l'un des premiers à remarquer le début des difficultés agraires au tout début du XIV^e siècle, dans un contexte historiographique qui privilégiait plutôt les finances et le grand commerce comme indicateurs de la conjoncture économique⁸⁵. On peut comparer Vilar 1956-1959 au rapport collectif exactement contemporain présenté par J. Vicens Vives et d'autres au congrès de la Couronne d'Aragon⁸⁶. L'un et l'autre insistent sur la crise financière et commerciale du bas Moyen Âge, postérieure à 1348, mais Pierre Vilar signale les disettes de 1333 comme indicateur d'un renversement de la conjoncture économique.

Le fonds commun des idées stagnationnistes et sa critique

Marxistes et malthusiens partagent au demeurant un certain nombre d'idées fondées sur la conviction que l'économie médiévale ne disposait pas des moyens de surmonter la crise qui l'a frappée à partir de la fin du XIII^e siècle, et que cette crise lui était inhérente en raison de ses structures de production et de ses possibilités technologiques limitées. On peut résumer ainsi cet ensemble d'idées, qui constituent un modèle stagnationniste et catastrophiste de la période qui encadre 1300 :

- 1) Malthusiens et marxistes mettent au premier plan les ressources agraires, en s'accordant implicitement sur le fait que l'économie médiévale est dominée par le secteur agricole, et que celui-ci est orienté principalement vers la subsistance, qui serait fondée essentiellement sur les céréales.
- 2) Un accord implicite se fait aussi entre eux sur l'idée que les progrès technologiques sont limités et que le niveau de productivité est bas, voire déclinant. Rappelons cependant la parution, en exacte coïncidence chronologique avec les œuvres de Duby et de Postan, de L. T. White, *Medieval Technology and Social Change* (1963) (trad. fr., 1969) qui exprime un point de vue optimiste sur la portée de l'innovation technique mais aura une influence bien plus limitée.
- 3) Le rôle des villes et du commerce local et régional est tenu pour secondaire. Dès le congrès de 1950, Postan donne une expression très claire et précoce de cette sous-estimation. Nous avons vu en revanche ci-dessus la croissante prise en compte par Hilton du rôle du marché et des petites villes dans l'économie paysanne.

⁸⁴ Valdeón 1984, Álvarez Borge 2009. Borrero 2007 offre une excellente mise au point, avec une critique des sources disponibles.

⁸⁵ Vilar 1956-1959 ; cf. Poujade 2005 et Furió, « Les disettes en Catalogne », dans Bourin, Drendel et Menant 2011.

⁸⁶ Vicens Vives, Suárez Fernández et Carrère, *La economía de los países de la corona de Aragón en la baja edad media*, 1957, publ. 1959.

4) Enfin, les deux écoles s'accordent sur l'existence au tournant des XIII^e et XIV^e siècles d'une crise catastrophique, caractérisée par des famines meurtrières qui ont un impact fort et durable sur la démographie, et par contrecoup sur l'économie.

Sur tous ces points les historiens de la commercialisation vont, à la génération suivante, afficher une rupture totale en renvoyant dos à dos marxistes et malthusiens, Parmi les retours critiques sur les théories stagnationnistes : Britnell et Campbell 1995 b. Biddick 1990 montre combien les idées des historiens ont changé depuis Postan, en signalant les points importants de cette évolution ; le t. 2 de l'*Agrarian History of England and Wales* (Hallam 1988), discuté par cet article de Biddick, avait en fait été programmé dès 1965, en pleine hégémonie malthusienne, et rédigé entre 1973 et 1983 (cf. la préface de Hallam 1988, p. XVIII). Desai 1991 propose une autre discussion précise des termes de la « thèse Postan » et la révisé à la lumière de l'œuvre d'Amartya Sen. Grantham 1999 offre une perspective très large d'histoire économique, qui prend trop de libertés avec la chronologie mais suggère à quel point les hypothèses explicatives de la conjoncture des XIII^e-XIV^e siècles sont désormais diverses, et très éloignées de la simplicité de celle de Postan, en sortant des schémas explicatifs stagnationnistes qu'ils partageaient. Deux ouvrages de première importance illustrent les destins variables des idées élaborées par Postan et Hilton, un demi-siècle plus tard : Britnell 2004 ne consacre que quelques pages rapides à rappeler les « stagnation models », p. 84-87, et tout son volume, qui est une histoire générale de l'économie anglaise et irlandaise, du Domesday Book aux Tudor, est conçu sans tenir compte de ces modèles, et sans non plus d'ailleurs que la commercialisation –dont Britnell a été le champion dans ses livres précédents- soit mise en avant comme un facteur décisif. Les mélanges offerts à Rodney Hilton (Dyer, Coss et Wickham 2007) s'attachent au contraire à clarifier le legs de celui-ci et à en souligner l'actualité ; mais tous les auteurs (notamment Epstein 2007 et Wickham 2007) insistent sur l'évolution de sa pensée, sur son intégration de facteurs étrangers à la stricte orthodoxie marxiste, et sur les possibilités de réflexion qu'offre son héritage. Dans les deux cas on sort en somme du débat conflictuel sur le *prime mover* pour arriver à une vision équilibrée des mécanismes économiques, dans des sens d'ailleurs différents. Dans les textes des années 90 qui, sous la plume de Richard Britnell, de Bruce M. S. Campbell, de James Masschaele et d'autres, définissent l'idée de la « commercialisation », celle-ci se présente comme une troisième voie d'interprétation de la conjoncture qui était jusque-là considérée comme les débuts de la crise du bas Moyen Âge ; la période prise en compte est en général un long XIII^e siècle qui va jusque vers 1330 (Britnell 2004 modifie le *terminus ad quem* : 1300). Ainsi Britnell 1993 choisit une périodisation d'histoire monétaire, 1180-1330, qui lui permet de sortir du cadre malthusien classique. Remarquons que l'avancement des études numismatiques britanniques permet une telle option, qui n'est sans doute pas aisément réalisable dans les pays continentaux.

6- La fin des grands modèles

Une nouvelle génération d'historiens des campagnes anglaises médiévales

Des analyses critiques des modèles malthusien et marxiste commencent à circuler à partir des années 80, après quelques travaux précurseurs comme la révision démographique de Barbara Harvey 1966⁸⁷. Britnell publie la même année son premier article sur la commercialisation (ci-dessous), qui anticipe de beaucoup le début du mouvement.

Ces relectures sont l'œuvre d'une nouvelle génération d'historiens des campagnes anglaises qui ont soutenu leur doctorat entre 1970 (Britnell, qui fait figure d'ainé et de chef de file) et 1990 (Masschaele, le plus jeune) et ont été formés :

a)-à Cambridge , après le départ de Postan, qui a pris sa retraite en 1965 : Britnell, Campbell (PhD en 1975). Si nous faisons un classement par lieu de formation, plaçons ici Larry Epstein (1960-2007), bien qu'il soit atypique : bien plus jeune, il ouvre ses propres voies, brutalement interrompues par son décès prématuré⁸⁸. Epstein avait préparé son PhD à Cambridge et enseignait depuis 1992 à la London School of Economics. Son nom officiel,

⁸⁷ Harvey 1966 ; voir ci-dessus.

⁸⁸ Ci-dessous.

qui figure sur ses publications, était Stephan R. Epstein, mais il était habituellement appelé Larry.

b)- à Birmingham dans l'orbite de Hilton :

-Zvi Razi (PhD en 1975). Razi fait ensuite sa carrière académique à Tel Aviv, tout en maintenant des contacts constants avec Hilton.

et John Langdon (PhD en 1985). Canadien, Langdon retourne enseigner dans son pays.

-D'autres anciens élèves de Hilton ont contribué aux mélanges publiés à sa mémoire : « List of contributors », dans Dyer, Coss et Wickham 2007, p. 325-328.,

c) ou à Toronto Masschaele (ci-dessus), Biddick et Kowaleski (toutes deux soutiennent leur PhD en 1982). John Drendel a également soutenu son PhD à Toronto à cette époque (1991) auprès de John Munro et de James Ambrose Raftis, lui-même ancien doctorant de Postan. Raftis évoque l'influence dans la préface de Raftis 1997, p. VIII, tout en prenant ses distances avec ses interprétations, comme avec celles de Hilton.

On peut parler d'une véritable « école de Toronto », formée de chercheurs (ceux que nous avons nommés et plusieurs autres qui étudient les villages anglais du XIII^e s.-début du XIV^e) à peu près contemporains des disciples de Hilton, Chris Dyer et Chris Wickham –qui arrive à Birmingham en 1977 comme jeune enseignant, après son PhD à Oxford-, et opèrent avec eux –non sans désaccords profonds- le renouvellement de la problématique de l'histoire rurale anglaise⁸⁹.

Ce renouvellement va prendre deux directions principales –en sus de la poursuite à Birmingham de certains programmes de Hilton, par Dyer surtout, qui fait d'ailleurs figure d'un des chefs de file des nouvelles directions de recherche⁹⁰.

La première de ces orientations consiste à donner plus d'importance à la participation des paysans aux échanges. C'est la genèse de la commercialisation, qui fait rapidement figure de troisième « facteur premier », s'ajoutant ou se substituant à la démographie et au prélèvement seigneurial. Nous allons y revenir.

Désaffection pour les grands systèmes et pluricausalité

Mais c'est alors aussi que commence à se manifester chez certains une lassitude des grands systèmes et de la recherche du *prime mover*, dont les insuffisances explicatives sont dénoncées. Parallèlement à la mise en valeur du facteur commercial, qui va être le mouvement dominant des années 1990 et 2000, se développe ainsi une attention à la pluricausalité, dans des contributions qui discutent la valeur explicative relative des différents facteurs de l'évolution économique et démographique⁹¹ : à côté de la croissance démographique et des conflits sociaux autour de l'appropriation des surplus, on invoque le climat –et précisément son refroidissement à la fin du XIII^e siècle⁹²-, la croissance des États porteuse de guerre, Sur le coût des campagnes militaires pour les paysans anglais, Maddicott 1975, et le cas des guerres anglo-écossaises dans Briggs 2008. de fiscalité et de nouvelles formes de redistribution, et les problèmes nouveaux qui accompagnent la monétarisation de l'économie et son contrôle par les souverains.

La vision exclusivement négative, commune aux historiens stagnationnistes, de la période qui encadre 1300 et précède la Peste, est d'autre part sensiblement assouplie par la prise en compte de facteurs de développement comme le progrès agricole (Campbell⁹³), le

⁸⁹ Bonne vue d'ensemble de ces révisions : Dyer et Schofield 2007, p. 41-46, qui donnent aussi (p. 38-39) une analyse particulièrement fine des différences d'approche entre les médiévistes des années 60-début des années 80 et ceux de la génération suivante.

⁹⁰ Voir ci-dessous.

⁹¹ Le modèle reste Campbell 1991 et 1993. Voir aussi Hatcher et Bailey 2001, partic. le chap. 9, p. 208-240 : « Beyond the Classic Supermodels », qui propose une fine réflexion sur les méthodes explicatives. La dernière, et excellente, mise au point est celle de Dyer 2010, p. 506.

⁹² On peut partir de Campbell 2010.

⁹³ Campbell 1983 a et b.

perfectionnement des techniques, celles de transport notamment (Langdon⁹⁴), l'élévation du niveau d'instruction (Clanchy)⁹⁵, les modifications des structures familiales⁹⁶.

Il faut aussi rappeler que la crise du bas Moyen Âge a suscité un autre courant explicatif majeur, centré sur l'étude des mouvements monétaires, en liaison avec les grands flux du commerce international. Soulignons l'importance de ces considérations monétaires dans la tendance qui va alors devenir dominante, la commercialisation de l'économie : à l'arrière-plan des grands mouvements économiques, on trouve depuis le courant du XIII^e siècle au moins les flux de production de métaux précieux et le contrôle qu'exercent jalousement les États, petits et grands, sur leur circulation sous forme de pièces. Les études se sont multipliées depuis un demi-siècle dans ce domaine difficile, fondées tant sur l'analyse des textes que sur la numismatique des exemplaires conservés ou retrouvés et sur les fouilles de sites argentifères. Ici encore les Britanniques sont à la pointe de la recherche, en partie grâce aux sources exceptionnelles dont ils disposent⁹⁷.

Au total, les jeunes chercheurs qui commencent à publier dans les années 80 se détournent des grandes théories –marxisme et malthusianisme– ou les aménagent pragmatiquement, à la recherche d'une compréhension plus fine des réalités sociales et de la restitution des zones de silence (*missing links*) que laissaient les schémas descriptifs globaux⁹⁸. C'est l'époque d'une floraison d'études qui renouvellent le genre de la monographie domaniale (*estate studies*), classique dans l'historiographie britannique, ou expérimentent sur des sources souvent négligées jusque-là –les *court rolls* par exemple, seul type documentaire anglais qui permet d'individualiser des paysans– des approches nouvelles, déliées de la conformité aux modèles classiques. Voir l'éloquent commentaire de la préface de Raftis 1997 sur ce changement de perspectives : il va de pair avec l'abandon des présupposés idéologiques, qu'il constate avec un certain soulagement.

7-Un nouveau prime mover, le marché ?

Vers le grand marché, mais sans « grand partage »

Parmi les facteurs de transformation de l'économie qui sont pris en compte pour réviser les thèses malthusienne et marxiste, le moindre n'est pas le développement des marchés, à tous niveaux, et leur progressive et relative harmonisation en un vaste marché généralisé qui s'étend jusqu'aux limites du monde connu. La genèse de ce grand marché et sa chronologie échappent au cadre de réflexion de notre volume, mais il est indispensable de situer cette question à l'arrière-plan de sa problématique : la multiplication des marchés locaux et leur intégration plus ou moins poussée aux réseaux économiques des villes, grandes et petites, sont un élément moteur des transformations que nous allons analyser, et la circulation de l'information et l'harmonisation des valeurs des biens constituent des terrains de débats très actuels pour les médiévistes.

Il n'est pas question de chercher à définir une époque précise où l'économie médiévale, et en particulier sa composante rurale –largement dominante quantitativement–, basculeraient de l'autarcie dans un grand marché, en même temps que les conceptions de la valeur et de l'échange se modifieraient dans un sens marchand. À partir de Polanyi 1944. Pour l'ethnographie des transactions, marchandes ou non, et la critique de la notion de « grand partage », on partira de Weber 2000 et des autres travaux de Florence Weber (ci-dessous). Les historiens d'aujourd'hui sont très loin en ce domaine de la notion de « grand partage » et de l'idée simpliste que le marché généralisé et l'unification de l'évaluation des valeurs ne se développeraient qu'à l'époque moderne, voire industrielle. La réflexion sur ce qu'est le marché, sur ses mécanismes et les institutions qui le gouvernent, a beaucoup progressé depuis l'époque-pourtant récente- où ont été réalisés les grands travaux sur la

⁹⁴ Surtout Langdon 1986.

⁹⁵ Clanchy 1979.

⁹⁶ Voir la mise au point de Dyer et Schofield 2007, p. 38-39, sur les travaux récents.

⁹⁷ Au sein d'une importante bibliographie, on pourra voir la bonne introduction de Mayhew 1995, et en dernier lieu le recueil de travaux de Nightingale 2007.

⁹⁸ Cf. Biddick 1987 et la préface de Biddick 1989.

commercialisation. On dispose d'une excellente synthèse relativement récente : Margairaz et Minard 2006, et de travaux suggestifs comme Guerreau 2001 et Arnoux 2006 b. Aymard 1993 offre déjà une bonne critique de « l'interprétation évolutionniste de l'incorporation de l'économie rurale dans des circuits de marchés » (p. 290), et Bois 1993 rejoint à sa façon cette critique lorsqu'il identifie les deux types de marché, « féodal » et « précapitaliste » (ci-dessous), dont la succession n'a rien de mécanique. Particulièrement utile pour les perspectives envisagées dans notre volume, Hodges 1988. Voir aussi ci-dessous les notions d'économie morale du marché et de conscience du marché, à propos de Davis 2012 et de Kaye 1998 b. On la trouve encore sous la plume de certains économistes pressés d'arriver dans leurs synthèses à l'économie de marché contemporaine ; rappelons également avec un brin de cruauté, en guise de témoignage d'un préjugé très répandu, qu'une personnalité aussi influente que Fernand Braudel pouvait écrire en 1979 dans son monumental *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* que « c'est la vie paysanne qui reste, par excellence, la zone hors [...] du marché, la zone de l'autoconsommation, de l'autosuffisance, du repliement sur soi »⁹⁹ La justice impose d'ajouter que Braudel traite aussi abondamment de l'accès des paysans aux marchés (ci-dessous à propos de De Vries). Mais tout le chapitre sur les marchés situe ceux-ci exclusivement en ville, alors même que Braudel donne deux cartes éloquentes de leur densité dans les campagnes : celle des 800 *market towns* anglaises (p. 45), et celle des marchés de la généralité de Caen (p. 46)..

Une préoccupation constante des auteurs de *Dynamiques du monde rural* est au contraire d'évaluer la place que tiennent vers 1300 les relations marchandes dans chacun des secteurs de l'économie rurale, dans chaque petite région de la Méditerranée, et de chercher à préciser comment évoluent, à différentes échelles, les flux commerciaux, les pratiques d'évaluation des prix et de paiement et les représentations de la valeur dans ses composantes monétaire, sociale ou symbolique¹⁰⁰ : le marché rural et la place qu'y tiennent les paysans est en fait resté longtemps un chaînon manquant dans la reconstruction de l'économie médiévale, entre grand commerce et production agricole¹⁰¹, et sa redécouverte progressive est devenue un fil conducteur de la recherche, dans l'espace britannique comme en Méditerranée¹⁰².

L'historiographie du marché avant la commercialisation

Avant même que ne s'affirme l'école de la commercialisation, de telles préoccupations n'étaient pas complètement étrangères aux générations précédentes d'historiens de l'économie médiévale. Leur intérêt s'est certes longtemps attaché aux foires de rayonnement européen plutôt qu'aux marchés locaux¹⁰³, mais ils ont néanmoins tracé pour la connaissance de ceux-ci quelques pistes qui s'avèrent souvent bien balisées.

Les médiévistes britanniques, qu'il s'agit de Postan ou des marxistes, n'avaient en effet jamais ignoré la commercialisation d'importants surplus agricoles¹⁰⁴, mais la prédominance des sources domaniales dans leur documentation les inclinait à y voir une expression de l'économie seigneuriale¹⁰⁵ -qu'elle résultât ou non d'une stratégie réellement consciente des

⁹⁹ Braudel 1979, p. 42, cité par Petrowiste 2007 ; cf. de Vries 1993, p. 241. Cf. aussi Braudel 1979, p. 12.

¹⁰⁰ Renvoyons sur ce point aux travaux en cours sous la direction de Laurent Feller : Feller 2011 a, et le programme «Circulation des richesses », en ligne sur le site du Laboratoire de Médiévisique Occidentale de Paris, <http://lamop.univ-paris1.fr/spip.php?rubrique95>. Rappelons l'influence sur ce domaine de recherche des réflexions d'ethnographes comme Viviana Zelizer ou Florence Weber : au sein d'une production abondante et stimulante, on indiquera par exemple Weber 2006, Zelizer 1994, Zelizer et Weber 2006 (voir aussi ci-dessus).

¹⁰¹ Masschaele 1997, p. 3.

¹⁰² Voir ci-dessous les réflexions de De Vries 1993, qui pose exactement les questions qu'ont débattues les médiévistes anglais, et que ce volume pose à son tour pour la Méditerranée.

¹⁰³ Un écho de cette prédilection persistante pour les foires et le grand commerce est donné par la semaine de Prato de 2000 : bien qu'intitulée *Fiere e mercati...*, elle concerne presque exclusivement les foires, et surtout les plus importantes, alors même qu'elle se tient au moment où l'école britannique vient de produire ses travaux décisifs.

¹⁰⁴ Voir en dernier lieu Campbell 2002.

¹⁰⁵ Hilton 1947 p. 5, avec référence à Postan.

propriétaires¹⁰⁶ -, et à laisser dans l'ombre le rôle mal documenté des paysans. Ce rôle des producteurs sur le marché constitue cependant un thème non négligeable parmi ceux dont, dès les années 80, certains historiens marxistes enrichissaient progressivement leur corpus théorique de départ¹⁰⁷. Nous avons vu comment Rodney Hilton accentuait, au fil de sa réflexion sur la société rurale anglaise et ses rapports de production, la prise en compte de la place que tiennent sur le marché les paysans, aisés ou non, et des lieux où s'accomplissent leurs transactions : les petites villes¹⁰⁸. Ce filon d'étude est largement exploité, à sa suite, par Chris Dyer, dans ses travaux sur les marchés ruraux, sur les formes de consommation et sur les niveaux de vie des paysans et autres petites gens¹⁰⁹ ; ces deux derniers champs de recherche sont pratiqués aujourd'hui par des historiens britanniques de la génération suivante, qui se mêlent ainsi à un mouvement d'intérêt d'envergure européenne¹¹⁰. Guy Bois esquissait quant à lui en 1991 une analyse globale du phénomène, restée malheureusement assez confidentielle (Bois 1993), dans laquelle il résumait la typologie du « marché féodal » et du « marché précapitaliste », et la substitution du second au premier – tout en mettant en garde contre toute téléologie dans cette évolution. Tout le colloque *Els espais del mercat* ... où a été donnée cette contribution de G. Bois respire d'ailleurs cet effort pour insérer le marché dans l'analyse des rapports de production. Notons aussi que c'est une des premières manifestations de l'intérêt pour le marché des historiens valenciens, qui s'est depuis largement exprimée.

Ces préoccupations ne sont évidemment pas propres aux historiens marxistes, ni britanniques : un des plus notables précurseurs des recherches sur la commercialisation et les petites villes est Charles Higounet, qui a défriché dans le Midi français des pistes assez comparables à celles de son contemporain Hilton¹¹¹. Nous avons aussi relevé l'intérêt de Georges Duby pour le développement des échanges dans le monde rural. Dans le domaine français¹¹², cette thématique s'est épanouie ces dernières années avec des études qui mettent en relief, dans l'évaluation de la situation économique des paysans, la vente de surplus agricoles et de produits fabriqués, ainsi que les achats permis par les profits qu'elle procure¹¹³.

Genèse du thème de la commercialisation

À partir des années 80 l'intérêt de plusieurs groupes d'historiens, en premier lieu des Catalans et Valenciens¹¹⁴ et des Britanniques, se concentre sur le rôle des échanges dans le développement des campagnes médiévales, en insistant particulièrement sur leurs effets sur les niveaux de vie et la mobilité.

Britnell publie dès 1966 un article précurseur sur le rôle des marchés dans l'expansion agricole (Britnell 1966). Les travaux des années 80 comprennent d'autres articles de Britnell (Britnell 1980 et 1981),

¹⁰⁶ Harvey 1977, p. 331 : « Si nous avons interprété les sources correctement, l'abbé et la communauté de Westminster étaient remarquablement insensibles, en tant que propriétaires fonciers, aux forces du marché » ; une phrase analogue de Postan est rapportée par Stone 2005, p. 7. La réflexion en sens inverse s'est cependant beaucoup développée depuis ces remarques, et de nombreux travaux récents explorent la rationalité des choix agricoles. Voir surtout Stone 2005, et déjà Britnell 1993, p. 115-119.

¹⁰⁷ Voir ci-dessus la *petty commodity production*.

¹⁰⁸ Notamment Hilton 1975, 1984, 1985 a, 1992, 1996. Voir Dyer, Coss et Wickham 2007, particulièrement Epstein 2007. Voir aussi ci-dessus.

¹⁰⁹ Dyer 1989 a et b, 1995, 1996, 2000, 2005, 2008.

¹¹⁰ Parmi les productions les plus récentes : Schofield 2008, Briggs 2008.

¹¹¹ Les « Journées de Flaran », un des plus précieux éléments de l'héritage de Charles Higounet, perpétuent cet intérêt pour la production non agricole et les échanges dans le monde rural : Desplat 1996, Berthe 1998, Mousnier 2000, *Les industries des campagnes*...

¹¹² Sur lequel la bibliographie reste d'ailleurs longtemps assez maigre : citons un peu au hasard Fournial 1967 (qui s'inspire du modèle de la centralité) et Chapelot 1984. Sur les foires et marchés italiens, voir M. Bourin, F. Menant et L. To, *Conclusion*, dans ce volume.

¹¹³ Arnoux 2004 ; Arnoux et Theiller 2006 ; Theiller 2009 et 2010 ; Petrowiste 2004 ; Petrowiste et Thomas 2004.

¹¹⁴ Voir les bibliographies des articles d'E. Guinot et de V. Farías dans ce même volume, et la note ci-dessus sur *Els espais del mercat* ...

Dyer 1989 a et b sur la consommation et les niveaux de vie, Campbell 1983 a et b sur la productivité, Biddick 1985 et 1987 sur l'accès au marché et la stratification sociale, et d'autres encore. Masschaele publie un peu plus tard ses premiers articles sur les marchés et les coûts de transport (Masschaele 1993 a et b, 1994 a et b), qui annoncent son livre de 1997.

On est bientôt en mesure de proposer des tours d'horizon européens de l'essor et du fonctionnement des marchés¹¹⁵. Cette production historiographique, de valeur mais un peu dispersée, prélude à l'analyse plus systématique que va donner dans les années 90 l'école britannique de la commercialisation. La prise en compte d'une forte composante monétaire dans les budgets paysans modifie sensiblement l'image conventionnelle d'une société paysanne plus ou moins autarcique, stable, soumise et exploitée dans le cadre de la seigneurie. La place du marché dans l'économie rurale n'a en somme jamais été complètement oblitérée, même au plus fort du mouvement d'interprétation malthusienne et marxiste, et « l'école de la commercialisation » plonge fermement ses racines dans des constructions historiographiques précédentes.

¹¹⁵ Fiere e mercati..., Els espais del mercat..., Desplat 1996.